



DANSE
Les images provocantes
de Hofesh Shechter au Maisonneuve
Page E 4



CINÉMA
Tautou après Amélie
en Coco avant Chanel
Page E 8

CULTURE

DISQUE

Fred Fortin: retour aux premières amours

PHILIPPE PAPINEAU

Il aura bien fallu attendre cinq ans, mais voici qu'arrive enfin le quatrième et plus récent disque de Fred Fortin. Après avoir pris quelques mois pour enregistrer et tourner pour le Français Thomas Fersen, le chanteur originaire du Lac-Saint-Jean lance *Plastrer la lune*, qui marque pour l'auteur-compositeur-interprète un retour aux sources: des récits de personnages et un esprit musical davantage bricolé.

Chez les amateurs de musique alternative, la chanson authentique et coriace du vétéran Fred Fortin fait souvent office de référence. Oscillant toujours entre la douceur et le rock, dans une poésie touchante mais pas vraiment lustrée, le natif de Dolbeau roule sa bosse depuis 1996, date où il a lancé son premier

« Dans les arrangements, je voulais que ça soit dépouillé le plus possible, que ça soit moins chargé »

disque, *Joseph Antoine Frédéric Fortin Perron*. Souvent bassiste, parfois batteur, Fortin a aussi travaillé avec plusieurs groupes et artistes, dont Galaxie 500, Gros Mené, Les Breastfeeders et Mara Tremblay.

Fersen, Star Académie et Bobbie

Plastrer la lune marque un revirement évident pour le père de famille de 38 ans. Son dernier disque, le magnifique *Planter le décor*, nous plongeait dans un univers sonore sombre et planant, en mode mineur, et dans des textes personnels à la première personne. Rappelons-nous *Mélane*, *Scotch* et *Châteaubriand*. L'époque est terminée. « Je me suis imposé d'autres paramètres pour aller chercher d'autres choses, précise Fortin, assis dans un café de la rue Amherst, en face de son local de répétition. Dans *Planter le décor*, il y avait bien des sonorités qu'on entend aujourd'hui chez d'autres groupes, c'est dans l'air du temps. Et c'est sans dénigrer le mood de personne, que ce soit celui de Patrick Watson ou de n'importe qui. Ya de quoi pour la mélancolie qui est fort maintenant, et je ne voulais pas aller là-dedans, pantoute. »

VOIR PAGE E 2: FORTIN

Tennessee Williams en montagnes russes



Sylvie Drapeau est Blanche, dans *Un tramway nommé Désir* au Rideau vert

MICHEL BÉLAIR

Il y a deux ans déjà, ils avaient tous deux suscité l'admiration avec un bouleversant *Marie Stuart*, au Rideau vert. Denise Filiatrault a le nez fin, mais comment a-t-on pu ne pas voir ce qui est maintenant si évident et que nous n'avions pas deviné avant qu'elle le sente, elle? Que Sylvie Drapeau et Alexandre Marine étaient faits pour travailler ensemble!

La passion et le feu dans la rigueur qui caractérisent le travail d'Alexandre Marine. La passion, le feu encore, plus la fragilité criante et quasi cristalline de Sylvie Drapeau. C'est ce qui s'imposait déjà il y a deux ans dans le *Marie Stuart* de Schiller. Et c'est bien sûr ce qui transpire tout au long d'*Un tramway nommé Désir*, le chef-d'œuvre de Tennessee Williams: l'implacable rigueur du drame, la fragile démence de celle qui le vit.

Comment ne pas la voir, elle, en Blanche? Comment ne pas l'avoir vu, lui, cherchant la lumière sous la noirceur du monde dans la moiteur odorante de La Nouvelle-Orléans?

L'espoir et la lumière

Ils sont épuisés, «vannés», comme disent les cultivateurs en vidant leurs champs de grains. Dans la petite salle de répétition du Rideau vert, de l'autre côté de la rue Gifford, l'équipe travaillait depuis quelques heures déjà. Bientôt, il n'y a presque plus qu'eux; tout le monde est parti. Voilà déjà qu'on parle de l'intensité qui marque leurs visages, de tout ce qu'il faut investir dans une production puis, comme Sylvie Drapeau doit quitter le théâtre dans une heure pour répéter un autre spectacle au Quat'Sous, nous plongeons tout de suite...

Alexandre Marine précise d'abord qu'il n'est pas le premier metteur en scène russe à monter Tennessee Williams. « C'est au contraire un auteur très joué, très connu en Russie. Il y a de profondes parentés entre son monde et l'âme russe: la passion et le désespoir, par exemple. Le sentiment de la perte et l'espoir aussi. On peut faire beaucoup de liens entre Williams et Tchekhov; ils se complètent puisque chez Williams on voit sur la scène ce qui reste caché chez Tchekhov... C'est pour ça que les héroïnes de *La Cerisaie* et du *Tramway* se ressemblent beaucoup. Ce sont des femmes troublées pour lesquelles l'amour est plus important que tout. La connexion est très forte avec l'âme russe qui essaie de garder l'espoir toujours... »

Sylvie Drapeau poursuit en soulignant que c'est précisément là, « du côté de l'espoir », qu'elle et Marine se rejoignent le plus.

« Alexandre comme moi, on est intéressés par la part de lumière que cachent les personnages. Il y a de la lumière en Blanche: son personnage ne peut pas exister sans espoir, sans lumière, sans aimer. L'histoire est triste, bien sûr, mais jusqu'à ce qu'elle craque, elle s'acharne à cultiver l'espoir et c'est ce qui en fait un grand personnage de théâtre, intemporel, classique... Jouer Blanche pour une actrice, c'est très spécial. Mais j'essaie de prendre ça "cool" en me disant que ce sera une Blanche possible parmi tant d'autres: celle que peuvent dessiner aujourd'hui Sylvie Drapeau et Alexandre Marine. »



Alexandre Marine

PHOTOS: JACQUES GRENIER

VOIR PAGE E 2: WILLIAMS

MUSEUMS NATURE MONTREAL

JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL

La Magie des lanternes

11 septembre au 1^{er} novembre • 9 h à 21 h

TFT

museumsnature.ca

accès

Pie-IX

LES GRANDS PRIX DU FOURNISSEUR QUÉBÉCOIS 2009

CULTURE

D'Islande en fantômes...



ODILE TREMBLAY

Reykjavik — Ça se déroule sous le cercle polaire, sur fond de geysers, de volcans et de glaciers. Ici, les hommes ressemblent aux Vikings, leurs ancêtres: visages plus rondouillards que féroces, drakkars en moins. On a les images qu'on peut de l'Islande, dont les paysages de début du monde occultent la modernité. En fait, sa capitale, Reykjavik, est folle de culture, jeune, branchée, créative, environnementaliste,

ivrogne le week-end à n'en plus tenir debout, polie le reste du temps. Très hip! et très cela! Visiblement, la crise économique n'empêche personne de faire de la musique, d'aller au cinéma. Surtout pas les étudiants, qui se bécotent devant le beau lac du centre-ville ou les oies et les canards crient en fond de scène. Chouette tableau!

Le Festival international du film de Reykjavik roule là-bas, tout en films et en rencontres. On s'y pointe, on voit des documentaires sur l'antisémitisme et les Thaïlandaises à vendre, des fictions magiques comme *Kelin* du Kazakh Ernek Tursunov aux rituels fascinants dans la steppe. Ces films-là ne viendraient pas en salle sans rendez-vous de cinéma. Quelque 170 000 personnes habitent Reykjavik, la moitié de la population de la contrée. Des jeunes en grappe fréquentent le festival. Faudrait pas le leur enlever.

Quand même, les petits pays possèdent des mœurs bien singulières. Tenez! Ça fait six ans que le Festival du film international de Reykjavik existe et une tradition a déjà pris racine. Le président de l'Islande, Olafur Ragnar Grímsson, reçoit le grand lauréat du prix hommage. Cette année: Milos Forman.

Dans la belle résidence officielle à Reykjavik, aucun garde du corps identifiable. Chic suprême: la bibliothèque ne contient que des ouvrages de poètes islandais, legs, dit-on, d'un prédécesseur. Le président, fort élégant, nous serre la main, livre un beau discours très érudit, Milos Forman reçoit son prix, et on sort de là un peu affamés après trois petits fours, mais grisés de champagne et épatés en douce qu'un chef d'Etat fasse tant de cas de la culture.

A Reykjavik, suffit de tendre l'oreille et toutes les difficultés de la terre à financer un film se déclinent aux accents divers de la planète, mais aussi les exigences du métier, la résistance dans un monde de divertissement. La directrice du festival, Hrönn Marínsson, vous explique qu'après avoir perdu le gros commanditaire bancaire à la suite du krach de l'automne dernier, le fonds de médias de l'Union européenne a soutenu leur manifestation pour la première fois. À ses yeux, la vie est faite de petits miracles. Alors, faut pas enterrer l'Islande trop vite. Compris?

Et les films? On va voir celui de Solveig Anspach, qui avait réalisé l'extraordinaire *Haut les cœurs!* avec Karin Viard ainsi que le lancinant *Stormy Weather* tourné en Islande. Anspach est une enfant du pays, Islandaise par sa mère, domiciliée à Paris depuis longtemps, mais de retour à Reykjavik ça et là. C'est ici qu'elle lance *Louise Michel*, fragment de biographie de l'anarchiste communarde, qui combattit à Paris avant d'être exilée en Nouvelle-Calédonie, sur les terres des Canaques. Étrange film, tourné pour la télé mais sombre à l'image comme au ton, sans humour, avec une grandeur et une volonté de refuser les critères télévisuels qui impressionnent.

Sylvie Testud joue Louise Michel, avec ce côté émacié, désincarné et antisensuel qui sied bien à ses traits osseux. La comédienne française est également l'interprète principale de *Lourdes*, de l'Autrichienne Jessica Hausner, œuvre ironique et philosophique bien ficelée sur une miraculée

en pèlerinage. Testud, qui n'a pas un physique de jeune première, inspire les cinéastes français, surtout les femmes. Il devient parfois absurde de demander à des beautés absolues de défendre des héroïnes peu séduisantes. Alors, les Yolande Moreau et les Sylvie Testud sont en demande par les temps qui courent. On approuve. Question de crédibilité.

Ah oui, disions-nous, Milos Forman se voit honorer en cette sixième édition du festival de Reykjavik. Après un prestigieux passé au cinéma tchèque, il fut cette haute statue du septième art américain au cours des décennies 1960 et 1970. *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *Amadeus*, *Valmont* et compagnie, qui a oublié? Personne.

N'empêche, la roue a tourné pour Forman. On le sent si dépressif... En 2006, *Les Fantômes de Goya* fut un échec commercial. Il n'a pas réussi à trouver le financement du *Fantôme de Munich*, son prochain film. Au fait, plusieurs fantômes hantent son univers récent, flottant d'un titre à l'autre. Symbole d'une nostalgie, à croire...

Cette fois, Forman entend revenir sur les accords de Munich, qui permirent en 1938 à Hitler de s'emparer d'une grande partie du territoire tchèque avec la bénédiction de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Italie. Le film est cher, prévu en trois langues. Forman n'a pas la cote de Tarantino pour boucler des projets aussi casse-gueule. Hollywood, en ces temps difficiles, rappelle-t-il, aime mieux faire des contes de fées avec effets spéciaux que des œuvres à portée historique et sociale. Mais les vieux lions sont parfois écartés...

Alors, on regarde ce cinéaste majeur, jadis trésor vivant, perdre pied, recevoir des hommages un peu partout sur la planète festival, avec cet air triste de celui qui se sent empaillé vivant. À sa mort, il recevra des milliers de coups de chapeau supplémentaires. Et la profession s'inclinera bien bas, avant de l'oublier plus longtemps encore. Ainsi passe, dit-on, la gloire du monde. À Reykjavik aussi, on détourne parfois les yeux...

otremblay@ledevoir.com

Odile Tremblay était l'hôte du Festival international du film de Reykjavik.

ESPACE GOUNE TRUITE POUR ERNESTINE SHUSWAP

DU 15 SEPTEMBRE DE TOMSON HIGHWAY
AU 10 OCTOBRE 2009 MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ BRASSARD
AVEC PIERRETTE ROBITAILLE + VIOLETTE CHAUVEAU +
KATHLEEN FORTIN + SHARON IBGUI

Une mise en scène très maîtrisée d'André Brassard. Les comédiennes sont à la fois graves et touchantes. Un décor qui est une véritable œuvre d'art. Claude Deschênes, Le Téléjournal, Radio-Canada

Une mise en scène époustouflante d'André Brassard. Quel plaisir! Quatre formidables comédiennes (dont Pierrette Robitaille, admirable dans le rôle-titre). Lysiane Gagnon, La Presse

Un conte habilement orchestré, savoureusement ironique et ponctué de passages oniriques. Ce qui frappe d'abord, c'est la beauté et la pertinence du décor. Il fallait des actrices de calibre, elles le sont. Alexandre Vigneault, La Presse

Une mise en scène sobre et efficace. Pierrette Robitaille est merveilleuse dans le rôle-titre. À la fois drôle et touchante, elle réussit encore une fois un tour de force. Quatre actrices de grands talents. Chapeau! Maxime Charbonneau, 7 Jours

Une production de haut calibre. Un décor immense et audacieux, des costumes magnifiques, des comédiens de haut calibre et une mise en scène stylisée signée par André Brassard. Benoît Aubin, Journal de Montréal

Cette pièce-là m'a touché profondément. Ça m'a embarqué. La traduction et la mise en scène d'André Brassard sont très réussies. C'est très bien interprété. Christian Dufour, Je l'ai vu à la radio, Radio-Canada

Le décor d'Olivier Landreville est hallucinant. Je ne me lassais pas de regarder les costumes de Mérédith Caron. Il y a beaucoup d'humour. La pièce ne me quitte pas, deux, trois jours après; j'aime ça. Louise Forestier, Je l'ai vu à la radio, Radio-Canada

Ernestine est incarnée avec beaucoup de panache par Pierrette Robitaille. Une belle mise en scène, très efficace d'André Brassard. Magnifique décor tout en bois. Les éclairages relèvent du grand art. Un spectacle extraordinaire! Francine Grimaldi, Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

ESPACE GO présente
UNE TRUITE POUR ERNESTINE SHUSWAP
Du 15 septembre au 10 octobre 2009
De Tomson Highway
Mise en scène d'André Brassard

ESPACE GO présente
SEXTETT
Du 12 janvier au 6 février 2010
De Rémi De Vos
Mise en scène d'Éric Vigner

La Manufacture et ESPACE GO présentent
LES SAISONS
Du 23 mars au 24 avril 2010
De Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent
Mise en scène de Martine Beaulieu

Théâtre P&P présente
ROUGE GUEULE
Du 20 octobre au 14 novembre 2009
D'Étienne LePage
Mise en scène de Claude Poissant

Théâtre P&P présente
PORC-ÉPIC
Du 16 février au 13 mars 2010
De David Paquet
Mise en scène de Patrice Dubois

NU présente
PASSAGES
Du 23 octobre au 7 novembre 2009
De Catherine Dajczman
Mise en scène de Marcel Pomerio

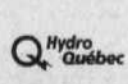
Théâtre de La Manufacture présente
FÉLICITÉ
Du 20 avril au 2 juin 2010
D'Olivier Choinière
Mise en scène de Sylvain Bélanger

Momentum présente
BUFFET CHINOIS
Du 4 au 22 mai 2010
De Nathalie Boisvert
Mise en scène de Jean-Frédéric Messier

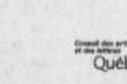
4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal ESPACE GO 514 845-4890 Admission 514 790-1245 www.espacego.com



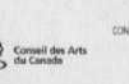
PARTENAIRE DE SAISON



Hydro Québec



CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC



CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

© Carl Lesberg

CONCOURS Q^{Hydro Québec} Les Rencontres d'Ariane

Voyez d'UNE TRUITE POUR ERNESTINE SHUSWAP et courez la chance de remporter un forfait* pour deux personnes à la Baie-James offert par Hydro-Québec. Valeur 3 600\$.

Assistez à la rencontre d'Ariane du jeudi 1^{er} octobre 2009 et recevez 2 coupons de participation supplémentaires. Détails et règlements disponibles au www.espacego.com.

*Certaines restrictions s'appliquent. Aucun achat obligatoire. Le règlement du concours est disponible aux bureaux administratifs d'ESPACE GO.

WILLIAMS

SUITE DE LA PAGE E 1

Il reprend tout de suite. «C'est un grand rôle de Sylvie, je le crois personnellement: c'est une performance majeure! Mais parfois, au cours des répétitions, j'ai un peu peur pour elle tellement elle s'implique intensément, toujours! Elle fait tout tout de suite à 100%! Elle comprend tout ce que je lui propose, tout de suite. Je me sens presque obligé de la retenir...» Ce à quoi elle réplique en disant qu'elle n'est pas une actrice «technique», qu'elle «fonctionne au cœur» et que pour elle tout cela ne prend vraiment un sens que lorsque l'on est à la limite de ce que l'on peut faire.

Comme ça...

Dense, rapide, violent

Tout en parlant de légèreté — un mot qui sonne un peu bizarre dans leur bouche et qui ne leur ressemble pas beaucoup —, les deux complices parlent de l'état d'esprit «déconnecté» de Marie Stuart à la fin du texte de Schiller et se mettent d'accord sur une formulation: «la recherche de la légèreté pour amener lentement, organiquement et simplement les choses plus graves». Pas mal. Ça vaut bien «le désespoir élégant» que l'on accole souvent à Tchekhov...

C'est Alexandre Marine maintenant qui parle de son adaptation du texte de Williams. Il a coupé une bonne heure à la durée habituelle du spectacle — «des petits bouts un peu partout» — et gardé un noyau de six personnages pour resserrer l'action et densifier encore plus le drame de Blanche. La

comédienne enchaîne en parlant des flash-back qui prendront forme aussi sur scène et qui sont «beaucoup plus qu'une illustration...» de ce que raconte le texte. «Ce sont les pensées mêmes de Blanche, complète Marine. Deux mondes en même temps vivent en elle et le spectateur le verra clairement en quelques occasions. Comme lorsqu'elle parle d'Allan, le grand amour de sa vie; on saisira clairement, je crois, qu'Allan était homosexuel...»

Au bout du compte, même en comptant les flash-back, on aura droit ici à une version de deux heures, sans extra. Deux heures denses, rapides, violentes parfois, avec des moments pour respirer... avant de replonger encore plus creux dans la tragédie. Comme dans les montagnes russes.

«Je crois que l'on sentira ainsi tout le climat de violence émotive dans lequel Blanche a vécu toute sa vie. Le fait de resserrer l'action et de jouer encore plus sur l'intensité rend son personnage plus fragile, plus touchant. Vous verrez: l'approche d'Alexandre plonge les comédiens comme les spectateurs directement dans le senti de la cassure qui habite Blanche; tout le monde s'en sentira plus concerné par ce qui se passe sur scène.»

Ouf. Faudra être prêt...

Le Devoir

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR

Texte de Tennessee Williams mis en scène par Alexandre Marine. Une production du Théâtre du Rideau vert à l'affiche du 29 septembre au 31 octobre.

FORTIN

SUITE DE LA PAGE E 1

Et c'est plutôt réussi. Ce dernier disque sonne brut, entre l'esprit homme-orchestre de son premier disque et le côté plus lourd de son deuxième effort, *Le Plancher des vaches* (2000). Quelques couches sonores toutes simples, de la guitare, de la basse, de la batterie et un tout petit peu de clavier. «Dans les arrangements, je voulais que ça soit dépouillé le plus possible, que ça soit moins chargé», dit Fortin. J'ai fait trois ou quatre morceaux seul à mon chalet cet été. J'enregistrais la préproduction en ne sachant pas si j'allais pouvoir la refaire où si ça serait la version de l'album. Elles sont restées comme ça.»

Depuis l'automne 2008, la carrière de Fred Fortin a connu une accélération notable. Difficile de passer sous silence le fait que la machine *Star Académie*, habituellement à des lieues de l'esprit de la musique de Fortin, ait épousé sa chanson *Moïssi*. Le morceau a trouvé sa place sur l'album de la dernière cuvée et joue abondamment à la radio — honneur que les stations commerciales n'ont jamais vraiment fait à l'interprète d'origine.

«J'ai pas reçu le chèque encore, dit Fortin en rigolant. On m'avait demandé de faire un petit mot pour William Deslauriers, qui était en danger. Je lui ai dit que de chanter mes tonnes, ça ne m'avait jamais sorti du trouble!»

Reste que d'éviter les compromis créatifs s'est avéré payant pour Fred Fortin l'an dernier, alors que Thomas Fersen, le vieux de la vieille de la plus très «nouvelle» chanson française, lui a demandé de réaliser son disque *Trois petits tours*, avant de le faire voyager avec lui en tournée. «Thomas a relancé mon affaire, assure-t-il. C'est sûr que c'est un Français, il s'attarde aux textes, mais il me disait que ma force, c'était d'inventer des histoires. Je me suis laissé guider par ça. Essayer de refaire des histoires. Et ça a marché.»

Personnages

Les personnages, Fred connaît, c'est vrai. Il y avait bien sûr Gaston, Gaspard, Wéginald, Gros Bill, Léo et son gâteau au chocolat... Sur *Plastrer la lune*, on en retrouve encore plusieurs, surtout en première moitié d'album. Bobbie dit le tueur, Grandes jambes, Madame Rose et autres protagonistes.

La chanson *Le cinéma des vieux garçons*, par exemple, raconte l'histoire d'un homme de 40 ans qui est mis à la porte de chez ses parents et qui trouve un boulot au cinéma. «Je pensais au *Cinéma Météore* à Dolbeau, qui a existé longtemps. Il y avait un gars là-bas, Gérard, qui était le propriétaire. Il passait des films de fesses. Tu pouvais arriver là avec un marteau pis une poignée de clous et il te faisait rentrer. Ça faisait dur. Moi, j'étais trop petit, je ne rentrais pas, mais on lui faisait des coups au téléphone!»

De tous ces personnages, Fortin rit bien, le regard amusé, mais avec un grand respect. «J'adore ce monde-là. Il y a quelque chose de nous autres qu'ils réussissent à exprimer. Le transsexuel à Saint-Prime, Fred aux pieds à Dolbeau, Baptiste, Giordanna... Je pense que j'ai pas fini d'en raconter.»

Le Devoir

■ Fred Fortin est porte-parole de la première édition du Coup de grâce musical de Saint-Prime, qui aura lieu le week-end de l'Action de grâce et qui mettra entre autres en vedette Malajube, Vincent Valières et Karkwa.

CULTURE

THÉÂTRE

Plaisir d'amour

MARIE LABRECQUE

On est bien d'accord avec elle: Macha Limonchik ne joue pas assez souvent sur scène. La vedette de *Tout sur moi* ne se plaint pas, mais elle est visiblement ravie de renouer avec les planches. Et par une comédie classique de Shakespeare, s'il vous plaît. «Après plusieurs saisons de télévision à jouer "petit", à essayer de faire de la dentelle, c'est un plaisir de faire du vrai théâtre, de parler très fort, de faire de grands gestes, de porter un costume... C'est comme le théâtre qu'on s'imaginerait quand on est une petite fille qui rêve d'être actrice!»

Et le rôle de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien*, pièce apparemment jamais montée sur une scène professionnelle franco-montréalaise, la comédienne le reluquait depuis longtemps. «Chaque année, je me disais: ils vont présenter la pièce, c'est pas possible. J'aimerais que soit avec moi. Mais je suis trop jeune [pour la jouer]. Tranquillement, j'arrivais à l'âge du personnage, et j'y pensais plus sérieusement. Il y a même une couple d'années que je me disais que je devrais peut-être appeler Lorraine [Pintal, la directrice du TNM]. Puis: non, ne fais pas ça, c'est "loser", elle va te proposer à une autre actrice et ça va donner un épisode de *Tout sur moi* [rire]! Je ne fais pas ce genre de démarche, je ne suis pas très proactive dans ma carrière.»

L'histoire finit bien, avec un appel de René Richard Cyr lui offrant le rôle plutôt qu'à la manière d'une scène loufoque de l'adorable sitcom écrite par Stéphane Bourguignon. Macha n'allait pas rater cette occasion de travailler avec le metteur en scène, leur première collaboration. «Pour moi, le théâtre, c'est d'abord des rencontres. Et René Richard a fait une très belle adaptation, qui raconte l'histoire plus directement. Il a élagué, enlevé des personnages. Mais il reste que ce sont les mots



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Macha Limonchik joue du Shakespeare au TNM

de Shakespeare et que c'est vraiment bien tourné.»

Guerre et amour

Mettant en scène une garnison de soldats victorieux, cette comédie séduisante multiplie les péripéties autour de deux couples en devenir. Les brillants Bénédic (David Savard) et Béatrice y résistent au sentiment amoureux en guerroyant à coups de réparties spirituelles. Miroir inversé de ces tourtereaux mûrs pour qui se présente «l'amour de la dernière chance», la passion naissante d'un jeune couple (Maxim Gaudette et Sophie Desmarais) encouragera à s'ouvrir au mariage ces deux êtres qui, c'est évident pour tous, sont faits l'un pour l'autre...

«Bénédic et Béatrice ont l'esprit raffiné, avec une désinvolture qui cache une blessure, une peur. C'est cet équilibre qui a été difficile à trouver. Si on est trop hautain et que le texte reste juste une joute de l'esprit, c'est moins intéressant. Avec les personnages

colorés de Shakespeare, on a tendance à vouloir en rajouter, c'est facile d'aller dans la farce. Mais René Richard insiste pour qu'on soit toujours dans la vérité, qu'on raconte simplement cette histoire, qui va virer en drame au milieu de la pièce. On ne la joue pas à la légère, afin de pouvoir amener les spectateurs vers ce côté sombre, surprenant.»

Et si le personnage intéressait Macha Limonchik, c'est qu'on ne rencontre pas très souvent une fille aussi moderne dans une comédie classique. «C'est quand même exceptionnel que Shakespeare ait écrit ce rôle autour de 1600.» La modernité de Béatrice tient à sa quête d'indépendance, mais aussi à ses défauts. «Moi, je les connais bien, ses défauts. La fierté, la peur d'être humiliée, blessée, vouloir cacher sa fragilité, un orgueil incroyable. Et en même temps, elle est très aimable. Tout son entourage veut qu'elle se marie, c'est elle qui n'ose pas se lancer, avec raison d'ailleurs. Elle le dit carrément: je n'ai pas envie d'être blessée, alors je vais me moquer de lui.»

La comédienne qualifie de «postféministe» ce personnage qui revendique sa féminité, mais qui refuse d'être soumise à «une motte d'argile tyrannique. Elle ne veut juste pas d'un mauvais mari, elle ne veut pas vivre sous la domination d'un cave — elle a tout à fait raison. Mais elle veut se marier! On le sent dans ses blagues. Quand la pièce finit, on sent que Bénédic et Béatrice vont probablement se piquer jusqu'à la fin des temps, mais ils y vont en connaissance de cause: essayons de vivre ensemble, en restant soi-même. Avec tous nos défauts qu'on connaît.»

Le petit bonheur

Avoutant avoir beaucoup d'orgueil, elle-même comprend les hésitations de Béatrice. Cette peur de l'engagement si contemporaine, elle connaît... «Moi, j'ai été une presque vieille fille. Pen-

dant très longtemps, j'habitais seule même quand j'avais des chums. Il n'y a pas si longtemps que je vis avec un amoureux. Se marier à 20 ans, c'est quelque chose que je ne comprends pas, c'est mystérieux pour moi. Et puis, pour moi comme pour Béatrice, il fallait trouver chaussure à son pied, c'est-à-dire quelqu'un d'aussi fort. Et on n'a pas envie de se tromper, d'avoir de la peine. Béatrice est à la fois très forte et fragile. On a de la difficulté parfois à associer les deux. Comment peut-elle être si effrontée, si directe, et en même temps si vulnérable? C'est l'amour! Faire confiance à quelqu'un, c'est difficile.» Un personnage qui lui ressemble, donc. «Je pense que oui. Moi, j'ai aussi un côté clown, candide, prêt à embarquer dans n'importe quelle folie. Mais moins en amour...»

En vieillissant, Macha Limonchik savoure aussi le plaisir de jouer une pièce où domine un «bonheur intelligent, raffiné». «À 20 ans, j'aurais peut-être plutôt aimé pleurer sur scène.»

Selon la comédienne, «la magie opère» au sein de l'équipe pendant les répétitions — la partie du processus théâtral qui d'ailleurs lui plaît le plus: «C'est privilégié, être complètement libre entre quatre murs.» *Beaucoup de bruit pour rien* lui procure un plaisir du jeu pur. «J'ai fait plusieurs créations, où l'on se pose des questions sur tout, qui demandent une implication différente. Ici, je suis moins créatrice, davantage interprète. On s'assoit confortablement en se laissant guider. C'est comme rouler en Cadillac pour une interprète...»

Collaboratrice du Devoir

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Texte de William Shakespeare. Adaptation et mise en scène de René Richard Cyr. Au Théâtre du Nouveau Monde, du 29 septembre au 24 octobre.

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Alice et ses amis

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Texte écrit et mis en scène par Hugo Bélanger d'après Lewis Carroll. Une production du Théâtre Tout à trac, destinée aux enfants de 6 à 10 ans, présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 4 octobre. Durée: presque une heure.

MICHEL BÉLAIR

Ça fait toujours chaud au cœur de voir se remplir la Maison Théâtre jusqu'à la toute dernière rangée, surtout quand on devine que les enfants sont là pour la première fois. Tant d'émervaillement, de curiosité, de responsabilité aussi au centimètre carré... Que garderont-ils de l'expérience? Vont-ils attraper la piqûre? S'ennuyer à mourir ou en sortir transformés? Hum? On en était donc à la première matinée de la nouvelle saison, mercredi dernier, et faisant taire rapidement les piailleries en tous genres, l'histoire d'*Alice au pays des merveilles* semble avoir fait le bonheur de tout le monde.

Tous les enfants connaissent Alice, enfin presque. Souvent plus par le biais de la télé et du cinéma que par le texte de Carroll, fondé sur le plaisir des mots tout autant que sur l'opposition entre la logique et la réalité d'un côté et l'imagination et l'absurde de l'autre. Brillamment adaptée par Hugo Bélanger, simplifiée, la version du Théâtre Tout à trac colle à l'original en mettant l'accent sur les jeux de mots et l'étrangeté de l'univers dans lequel se voit plongée la jeune héroïne, jouée par Valérie Deault avec beaucoup d'énergie et de crédibilité.

Bélanger et son équipe savent investir avec bonheur dans le mélange des genres et dans les «effets spéciaux», si l'on peut dire, en ayant recours à des ma-

riottes et à des ombres tout autant qu'à des comédiens «en peau» (Sarianne Cormier, Gabriel De Santis-Caron, Josianne Dicaire et Philippe Robert). Ici, tout est possible, on le sent rapidement malgré l'aspect imposant et statique du décor, qui restera presque le même pendant toute la représentation; on sait heureusement en utiliser le moindre recoin.

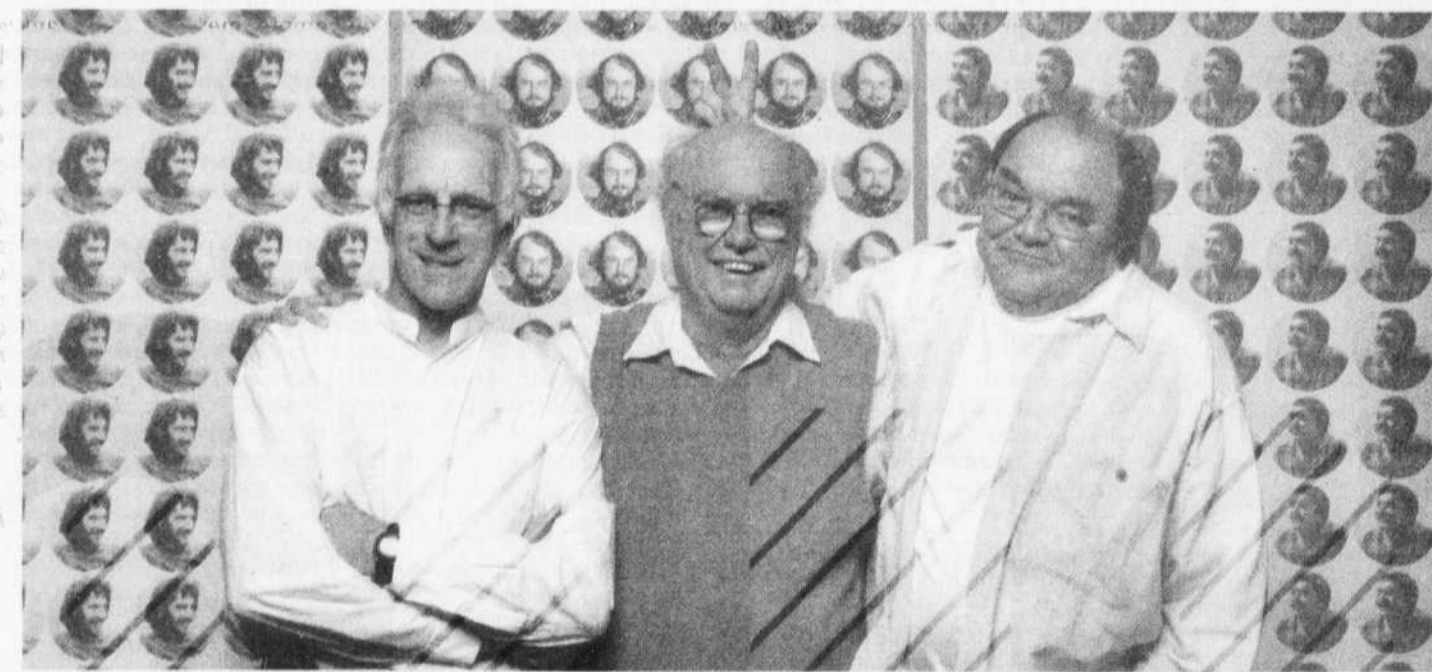
Les personnages les plus connus de l'œuvre sont particulièrement réussis, à l'exemple d'Alice, dessinés fermement, avec clarté; le Lapin, le Chapelier, la Reine de Cœur, le Chasseur de Snark et surtout le Chat de Cheshire n'ont rien à envier au dessin animé et réussissent au contraire à surprendre complètement les enfants.

Cela s'explique d'abord et avant tout par la rigueur et le rythme de la mise en scène d'Hugo Bélanger; tout tourne tellement au quart de tour que s'installe rapidement un climat propice à la complicité entre Alice et les enfants qui vivent l'aventure avec elle. Une belle façon de commencer la saison!

Le Devoir



CLAUDIA COUTURE
Une scène d'*Alice au pays des merveilles*



CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DU 15 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2009

CARAVANSÉRAIL

DE ROBERT CLAIING

MISE EN SCÈNE ROBERT BELLEFEUILLE

AVEC BENOÎT DAGENAIS ET PAUL SAVOIE --- COLLABORATEURS AUDREY LAMONTAGNE + JEAN BARD + LINDA BRUNELLE + ERWANN BERNARD + LOUISE BEAUDOIN

Au cœur d'une journée caniculaire dans une France qui a bercé leur amour du vin et de la fête, deux Québécois désenchantés ayant atteint le mitan de leur vie, décident de fourbir les lances du désir et de la fougue, de mettre les compteurs à zéro et de tout recommencer.

EN SAVOIR PLUS... WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/CARAVANSERAIL

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M2
SHERBROOKE
514-282-3900



L'amour dans tous ses états!
Macha Limonchik / David Savard

Shakespeare /
Adaptation et mise en scène René Richard Cyr

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

et 12 comédiens YVES AMYOT / OLIVIER AUBIN / DANY BOUDREAU / SOPHIE DESMARAIS / SIMON FRÉCHETTE-DAOUST / MAXIM GAUDETTE / ROBERT LALONDE / MILÈNE LECLERC / VINCENT-GUILLAUME OTIS / FRÉDÉRIC PAQUET / ÉRIC ROBIDOUX / VÉRONIC RODRIGUE / Assistance à la mise en scène et régie LOU ARTEAU / Concepteurs JEAN BÉGIN / MÉRHÉDITH CARON / ESTELLE CLARETON / ALAIN DAUPHINAIS / MARTIN LABRECQUE / PIERRE-ETIENNE LOCAS / RACHEL TREMBLAY

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
DU 29 SEPT AU 24 OCT / TNM.QC.CA / 514.866.8668

LE THÉÂTRE DE L'OPIS

Une maison propre



19 novembre au 19 décembre 2009

CYCLE ÉTATS-UNIEN FIN.

2 spectacles pour 40\$

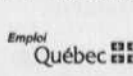
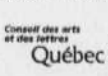
Réservations (514) 522-9393

Cette offre est valide jusqu'au 1^{er} novembre 2009

Les États-Unis vus par...



23 février au 13 mars 2010



CULTURE

DANSE

Le mystère Shechter

Au public montréalais de mesurer le talent du jeune chorégraphe Hofesh Shechter

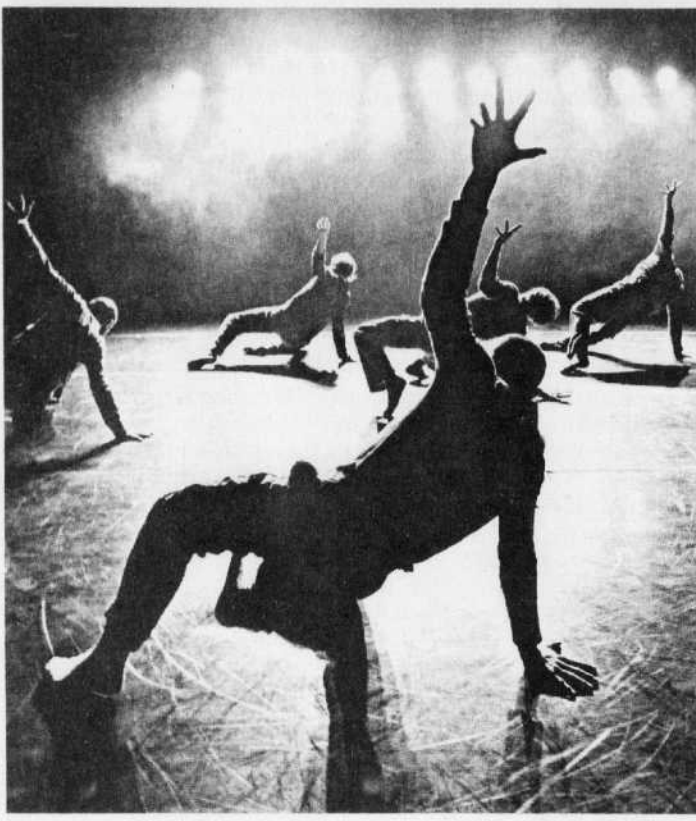
FRÉDÉRIQUE DOYON

Hofesh Shechter, vous connaissez? Fort probablement pas, et c'est bien normal. Car ce jeune chorégraphe londonien, d'origine israélienne, considéré comme l'une des nouvelles figures les plus inventives de la danse actuelle, a fondé sa compagnie en 2008 et fait ses premiers pas chorégraphiques il y a à peine cinq ans. Mais l'illustre inconnu risque fort de laisser une marque indélébile dans l'imaginaire des spectateurs qui le verront cette semaine à Montréal, à Ottawa ou à Québec.

Sa danse est souvent décrite comme un mélange d'ordre et de chaos, de physicalité brute et de détails minutieux, de force primitive et de nuance dans l'expression de l'indicible. Et il compose lui-même la musique très percussive de ses pièces.

Premier surpris de son fulgurant succès, qu'il est loin de vouloir s'expliquer («Il peut disparaître aussi vite qu'il est arrivé», note-t-il, philosophe), Hofesh Shechter reconnaît que cette tension entre deux extrêmes, entre le geste senti et le geste réfléchi, définit bien son travail. «J'oscille entre un espace plus analytique et plus instinctif ou émotionnel, dit-il. Mais l'essence de mon travail, c'est l'émotion humaine: la musique, le mouvement, la composition sont faits pour traduire des émotions.»

Il ose donner une clé pour résoudre l'énigme de sa consécration, qu'il balaiera pourtant du revers de la main après l'avoir formulée. «Quand je travaille, je recherche toujours une certaine simplicité, une clarté, lavée des règles



Une scène d'Uprising, une pièce pour sept danseurs masculins

de la danse, qui rend peut-être ma danse plus lisible.»

Mélange fou

Né en 1975 à Jérusalem, Hofesh Shechter danse longtemps au sein de la prestigieuse Batsheva Dance Company d'Ohad Naharin avant d'aller étudier la composition musicale en France et de s'établir à Londres en 2002. Il fait ses débuts chorégraphiques en 2004 avec *Fragments*. Suivent *Cult*, puis *Uprising* et *In Your Rooms*, les deux pièces au pro-

gramme canadien. Bien court curriculum pour faire autant de bruit! Quoiqu'il ait aussi chorégraphié pour d'autres compagnies de danse, comme le Bern Ballet (Suisse), le Scottish Dance Theatre et le Ballet CeDeCe (Portugal), pour des pièces de théâtre londoniennes ainsi que pour une série télévisuelle (*Skins*).

Son passage à la Batsheva — où il a croisé le travail des grands Wim Vandekeybus, Pina Bausch, William Forsythe et Inbal Pinto — a largement nourri sa vision artistique. «Je sens un fort héritage de la compagnie, des danseurs avec qui j'ai travaillé, du chorégraphe Ohad et des artistes qui y sont passés, dont Wim Vandekeybus.»

Il a entretenu un rapport très paradoxal avec le travail de ce dernier. Du genre amour-haine. Le chorégraphe d'Ultima Vez était venu monter une pièce à la Batsheva pendant quelques jours. L'œuvre ne lui a d'abord inspiré que de la haine. «Ce n'était que corps en lambeaux, douleur, dureté, rien de plaisant. Mais à la fin, j'ai totalement adoré. Wim a débouqué une motivation, un dynamisme chez moi.»

Il est aussi intarissable à l'endroit de la regrettée Pina Bausch. «Elle avait un monde visuel fascinant et cette capacité puissante de mettre en scène quelque chose de totalement visuel sur scène et de nous faire comprendre et ressentir

quelque chose de si fort à travers cela.» Hofesh aurait une histoire à raconter pour chaque rencontre artistique. «Tout ça m'a influencé très fortement. Je ne fais rien d'original, dit modestement l'artiste, associé au prestigieux théâtre Sadlers Wells de Londres. C'est un mélange fou.»

Dualité

Le programme double qu'il présente ici articule deux œuvres pour lesquelles il a aussi composé la musique. Danse et musique sont ici indissociables, interdépendantes. Il danse lui-même dans *Uprising*, une pièce pour sept danseurs masculins.

«J'avais envie de travailler avec des hommes, alors inévitablement ça devient à propos de l'énergie des hommes, explique-t-il. Mais ce qui est aussi intéressant, c'est la dualité de cette énergie et de toute situation: le fort et le fragile, le puissant et la victime, l'amitié/rivalité, le ludique et le sérieux.»

In Your Rooms, créée pour une douzaine de danseurs et cinq musiciens (cordes et percussions), a été présentée à guichets fermés dans trois théâtres londoniens. La pièce lui a valu le Critics Circle National Dance Award for Best Choreography, pour lequel étaient aussi en lice Akram Khan — la précédente coqueluche de la danse londonienne — et le bien-aimé Sidi Larbi Cherkaoui.

Le dossier de presse décrit une œuvre à la fois politique et personnelle sur le désir et la douleur, où la tension se joue entre l'individu et le groupe. «Je n'ai pas des intentions si précises, répond l'artiste étonné. La création est un processus aléatoire. C'est la vérité crue: je n'ai pas de système, je ne peux me fier à rien, sauf à la certitude que l'œuvre aura lieu.»

Il admet tout de même que cette pièce, «plus imposante et épique», peut être abordée «à travers le prisme politique». Hofesh Shechter se réjouit de la diversité des lectures de sa danse, que le public s'extasie tantôt devant son essentielle physicalité, tantôt devant sa théatralité puissante.

«J'aime laisser des miettes pour guider les spectateurs dans un périple émotionnel sans pour autant proposer une histoire définie.»

Le Devoir

HOFESH SHECHTER

Les 29 et 30 septembre au Centre national des arts d'Ottawa; du 1^{er} au 3 octobre au théâtre Maisonneuve; le 5 octobre au Grand Théâtre de Québec.

MÉDIAS

ONF: portrait de groupe avec crise

STÉPHANE BAILLARGEON

Daniël, un jeune quinquagénaire de Saint-Georges-de-Beauce, travaillait 76 heures par semaine quand la crise lui a trucidé ses deux emplois tout d'un coup. Il vit maintenant de prestations de l'État et fait du bénévolat à temps plein en gardant le cap sur le bonheur qu'il porte en lui depuis tout petit.

Alison, une agroéconomiste de la Montérégie, s'est recyclée dans la production bio. Un gel tardif de mai lui a mangé une bonne partie de sa récolte et de ses rêves.

Christian, un artiste, a quitté New York pour revenir à Windsor. Il vit entre ses grandes toiles sans clients et un joli piano à queue. Chez lui, tout le reste n'est que tape-à-l'œil, parce que Chris s'estime heureux quand il rapporte 100 \$ par semaine à la maison.

Trois Canadiens. Trois mondes. Une seule et unique aventure documentaire en ligne lancée hier par l'Office national du film (ONF).

Une très grande affaire

Le projet va s'étaler sur un an et suivre les effets de la crise économique sur la vie de personnalités fortes et attachantes choisies d'un bout à l'autre du pays. Les cobayes humains sélectionnés proviennent de la finance ou de l'immobilier, du secteur manufacturier ou des transports, travaillent dans le secteur des biens et services ou celui des ressources naturelles. Il y a un trader de Toronto, un courtier immobilier de Vancouver et un restaurateur de Windsor qui a fermé son quatre étoiles pour ouvrir un «motorburger». Les chômeurs de l'industrie automobile constituent l'essentiel de sa clientèle. Bravo, les chercheurs!

«Comme tout le monde, j'ai été abasourdi par l'ampleur des effets de la crise économique et je me suis dit que nous avions le devoir de documenter cette réalité», explique Monique Simard, directrice générale du programme français de l'ONF depuis un peu plus d'un an. C'est donc elle qui a eu l'excellente idée, coulant de source pour cette ancienne syndicaliste devenue productrice de documentaires engagés. «On pouvait envoyer nos équipes tourner longtemps, comme pour le tournage de toute l'épopée Pour la suite du monde, qui avait duré dix ans. On a préféré tirer profit des nouveaux moyens de production et de diffusion.»

Baptisée PIB — l'indice humain de la crise économique canadienne —, la grande, très grande affaire, va monopoliser le cinquième du budget annuel de production de l'institution. Huit réalisateurs et huit photo-

graphes professionnels vont filmer plus de 150 films de quatre minutes et une centaine d'essais photographiques, ajoutés à des milliers de propositions des internautes. Le budget total de l'entreprise, déployée sur une quarantaine de sites au Canada, oscille autour de 1,5 million de dollars.

Les récits de la vie canadienne sur fond de crise économique constituent un premier projet conjoint de grande ampleur pour les services anglais et français de l'institution. Les films comme les diverses productions seront sous-titrés dans l'une ou l'autre des deux langues officielles.

Le dernier «plan stratégique» force l'ONF à prendre un virage numérique. Environ 1000 films se retrouvent déjà sur *onf.ca* et le transfert en ligne de la gigantesque collection se poursuit. La production Web originale de documentaires ouvre un autre chantier de la dématérialisation.

«Le webdocumentaire reste un genre assez nouveau, mais qui demeure fondé, dans ses meilleurs exemples, sur une admirable tradition», explique encore la directrice générale. Elle cite *Gaza-Sdrot*. La vie malgré tout, une production d'Arte bâtie autour d'une douzaine de Palestiniens et d'une douzaine d'Israéliens. Puis *Voyage au bout du charbon*, un documentaire photographique immersif en zone chinoise appuyé par le journal *Le Monde*. Et encore *Interview* de David Lynch, qui propose un panorama de portraits d'Américains. «À notre connaissance, il n'y a cependant rien de semblable à notre projet dans le monde. En tout cas, rien de semblable à cette échelle, avec autant d'équipes sur le terrain, autant de sujets suivis pendant un an, autant d'ambition de relayer des centaines et des milliers d'histoires.»

La cadence annoncée semble ambitieuse, avec cinq nouveaux récits livrés par semaine, trois films, deux photographies. «L'ONF joue son rôle, encore une fois, dit fièrement la directrice Simard. Ce rôle consiste à documenter, de la meilleure façon possible, par l'audiovisuel, ce qui se passe dans notre société. Dans les années 1960, nous avons produit beaucoup d'œuvres sur la restructuration industrielle. Fernand Danseur a magnifiquement documenté les effets des fermetures d'usine avec son film *Saint-Jérôme* en 1968 tout en intégrant des réactions de ses personnages aux scènes tournées et montées. Il a ouvert le chemin à l'interactivité. Dans les années 1970, nous avons suivi la révolution féministe. Avec PIB, nous voulons documenter les répercussions fondamentales du capitalisme après 30 ans de dérégulation et de pratiques sauvages.»

Le Devoir

SACRÉ CŒUR
DE Alexis Martin ET Alain Vadeboncoeur
PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental
EN REPRISE DÈS LE 20 OCTOBRE

AVEC Stéphane Demers / Muriel Dutil / Hélène Florent ou Édith Paquet / Jacques L'Heureux / Alexis Martin
COLLABORATEURS Colette Drouin / Réal Dorval
Francis Farley-Lemieux / Catherine Gauthier / Yves Labelle
Jean-François Landry / André Rioux / Nancy Tobin

la nouvelle théâtre
NTE DU 20 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2009
www.nte.qc.ca

À ESPACE LIBRE
1945 FULLUM
MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS
514-521-4191

RÉSERVEZ MAINTENANT!
LE DEVOIR

RÊVES, CHIMÈRES ET MASCARADE

OMNIBUS Le corps au théâtre
DU 22 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2009, 20 H

BILLETTERIE.514.521.4191 ÉTUDIANT 21 \$ TARIF RÉGULIER 26 \$
Omnibus 1945 rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimoomnibus.qc.ca

MAÎTRISE D'ŒUVRE Réal Bossé, Pascal Contamine, Christian LeBlanc DISTRIBUTION Sabrina Connell-Caouette, Jennyfer Desbiens, Solo Fugère, Xavier Malo, Sacha Ouellette-Degure, Anne Sabourin SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES Charlotte Rouleau LUMIÈRES Mathieu Marclé SON Eric Forget

Québec Montréal LE DEVOIR

MUSICA NOCTURNA
LA NUIT SERA LONGUE Catherine Lalonde
traces hors sentiers

DanseCité la trace des créateurs
Une production de Danse-Cité, en collaboration avec le Festival International de Littérature et À La'2 danse etc.

TEXTE ET DIRECTION ARTISTIQUE Catherine Lalonde
INTERPRÈTES Jean François Casabonne Geneviève La
CHORÉGRAPHIE Geneviève La Catherine Lalonde
COLLABORATEURS Lucie Bazzo François Senneville Annick La Bissonnière

23 AU 26 SEPTEMBRE 21H30
30 SEPTEMBRE-1-2-OCTOBRE 20H
3 OCTOBRE 22H

USINE G
1345 ave Lalonde Beaudry
BILLETTERIE 514 521 4493

Rendez-vous Danse-Cité: Rencontrez les artistes les 24 septembre et 1^{er} octobre après la représentation. Nous aurons l'honneur de recevoir M. Guy Carneau comme animateur.

Musica est à l'image de ces nuits courtes et intenses qui donnent des frissons dans l'échine, de ces nuits qui devraient durer encore pour que le plaisir demeure.
CLAUDIA IAROCHELLE, JOURNAL DE MONTRÉAL

Québec Montréal LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Atma au pays des fourmis qui chantent

CHRISTOPHE HUSS

Le monde de la musique classique, et plus particulièrement de l'édition phonographique, est un monde à part. La loi du plus fort, de celui qui peut installer ses compilations et autres *crossovers* bien en vue chez les marchands, n'empêche pas les «petits» d'exister. C'est heureux, car cela nous permet de fêter quelques anniversaires sympathiques, à l'image du 15^e de l'étiquette Atma.

Pensez aux rayons de votre supermarché. Quel est le choix offert quand vous cherchez du détergent? Pas très vaste, n'est-ce pas? Heureusement, il y a une marge importante entre le marché des détergents et celui du classique!

Les 15 dernières années ont vu une redistribution des cartes, notamment aux sommets. Universal et EMI ont confirmé leur engagement sur ce marché, malgré des dégraissages massifs de personnel, Sony et BMG (RCA) ont fusionné. La grande victime reste Warner, où une politique de recherche de profit immédiat et de satisfaction des actionnaires a condamné des étiquettes admirables: Teldec et Erato. La française Erato, modèle historique de tous ceux qui prospèrent aujourd'hui (Harmonia Mundi en France, Hyperion en Grande-Bretagne, etc.), a eu la malchance d'être vendue à la multinationale américaine à la fin des années 80.

Les vertus de l'indépendance

Au sein de ce marché, ceux qu'on appelle les labels indépendants ont fait leur niche. Au fur et à mesure que les cigales s'enrouaient, les fourmis — dont les frais fixes étaient à taille humaine et les politiques artistiques, souvent mieux ciblées — se mettaient à chanter.

Le français Harmonia Mundi est devenu le modèle de l'indépendant bien géré qui affronte crânement la crise. Au Québec, une politique de soutien financier, notamment de la SODEC et de Patrimoine Canada, et le caractère pugnace d'entrepreneurs tels que François Mario Labbé d'Analekta et Johanne Goyette d'Atma, ont permis à deux étiquettes de s'implanter sur le marché mondial et, ainsi, aux artistes du Canada et du Québec de se faire entendre sur la scène internationale.

Car au-delà de simples galettes de 12 cm qu'on dit dépas-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Johanne Goyette, des disques Atma

sées par la dématérialisation des supports, ce sont des carrières et des tournées, une présence sur les scènes à l'étranger, qui ont pu se développer pour nos meilleurs artistes.

Johanne Goyette a fait des études musicales en piano et aux Ondes Martenot. Elle fut réalisatrice à Radio-Canada de 1981 à 1994, époque à laquelle elle parachevait des études en enregistrement sonore à l'Université McGill (1989-1993). En 1996, elle devenait actionnaire unique d'Atma, créée en 1994. Le catalogue, initialement spécialisé dans la musique baroque, comprend aujourd'hui 325 titres variés.

Le modèle éditorial se situe dans le même créneau — le classique bien trempé — que celui d'Analekta, mais avec le souci de donner une vitrine à un nombre plus important d'artistes, à travers davantage de sorties, alors qu'Analekta cherche à allouer des ressources plus importantes à l'acte de commercialisation de chacun de ses titres.

Aux yeux de Johanne Goyette, «la bonne cadence pour exister sur le marché international, pour assurer une présence constante, est de trois nouveautés par mois.» Interrogée par *Le Devoir*, elle ajoute immédiatement: «C'est aussi notre capacité maximale!»

Un catalogue de disques peut se bâtir selon deux logiques: une logique de répertoire ou une logique d'artistes. La logique de répertoire, prônant une documentation sonore le plus vaste possible, a fait les grands succès des années 90: Naxos, Hyperion, etc. Cette logique a permis d'élargir considérablement l'offre de musique classique et notre connaissance du répertoire.

La logique d'artistes, où l'on travaille sur l'image des artistes et où l'on construit le catalogue au gré de leur expertise, était le modèle historique de l'industrie. On y retourne petit à petit. C'est le modèle clairement suivi et affiché au Québec depuis toujours. «J'aime bien suivre des artistes et des groupes. Ils ont besoin de produire un disque au minimum tous les 18 mois pour rester présents dans l'actualité», résume la directrice d'Atma.

Vers le téléchargement

Contrairement à Analekta, Atma s'est beaucoup engagée dans l'enregistrement multicanal et l'édition de SACD. Cette ère touche à sa fin. Les fabricants de matériel n'ont jamais vraiment soutenu ce format qui présente pourtant plein d'avantages. Le désengagement de l'édition phonographique est visible. Mais, aux yeux de Johanne Goyette, c'est reculer pour mieux sauter: «Je crois toujours au format surround; c'est trop intéressant pour que ce soit abandonné. Et le format surround de l'avenir est évidemment le Blu-ray.»

Le frein actuel au développement du format Blu-ray dans la sphère audio tient à la licence de protection antipiratage que les éditeurs doivent acquitter pour accéder au support, un écot assez disproportionné pour le marché du classique. Ventilé sur un chiffre moyen de ventes, chaque disque se vendrait plombé par une surtaxe d'office de huit dollars à la production. Une situation intenable que la directrice d'Atma voit évoluer: «Je pense que cela va baisser vite, surtout si quelqu'un trouve le moyen de contourner la protection!»

Johanne Goyette est prête à s'engager dans le marché du multicanal sur le nouveau support et ne regrette absolument pas son engagement envers le SACD et sa passion pour le multicanal: «J'ai gagné beaucoup de distributeurs par ce biais-là. Le marché japonais, notamment, en était très friand.» Atma est distribuée aujourd'hui dans 20 pays. Les ventes de disques au Canada représentent 50 % de son chiffre d'affaires; celles hors Canada, 35 %. Les ventes électroniques, en croissance, comptent actuellement pour 10 % du chiffre d'affaires, les ventes de licences représentant les 5 % restants.

Longtemps un leurre en classique, le développement vers le

téléchargement se matérialise de plus en plus — «On commence à observer le glissement», dit Johanne Goyette — et pourrait bien induire une simplification des modèles d'affaires pour les éditeurs.

Les titres sont ou seront présents dans le mois qui vient sur les sites généralistes (iTunes, Amazon, eMusic, Napster, Virgin, Fnac, Archambault) et des sites spécialisés (Classiconline, Arkiv, Naxos Music Library, Passionato, Classical Archives), ceux-ci étant d'autant plus nécessaires que, chez des généralistes comme iTunes, les bases de données, confondant compositeurs et interprètes, ne sont pas adaptées au classique. En janvier 2010, tout le catalogue sera disponible en MP3 et en FLAC (Free Lossless Audio Codec) sur le site d'Atma.

La simplification du circuit commercial résulte du fait que l'éditeur fait affaire avec un métadistributeur, un «agrégateur» tel que la société Ioda, qui rend disponible le produit à tous les sites dans tous les formats. «On leur envoie tous nos disques et, en trois semaines, on les retrouve partout sur la planète.» Ces 10 % de chiffre d'affaires sont très intéressants, car ils n'impliquent aucune dépense de commercialisation ou d'entreposage.

Les lendemains des fourmis survivantes pourraient bien chanter encore plus fort... Avec, en plus, des défis nouveaux, car, pour Johanne Goyette, «tout reste à inventer dans la mise en marché de la musique en téléchargement».

Le Devoir

JAZZ

Mark Feldman : le violon du jazz

SERGE TRUFFAUT

Griffer un violon à une formation rythmique traditionnelle — contrebasse, piano, batterie — relève de l'audace. C'est pas évident, peu courant, l'exercice pouvant s'avérer casse-gueule. Toujours est-il que Mark Feldman, violoniste «exxttraordinaaaaire» connu pour être citoyen de la planète Zorn comme dans John Zorn, propose depuis peu un album aussi splendide que convaincant.

Pour confectionner cette production baptisée *Secrets* sur étiquette Tzadik, Feldman s'est acouiné avec le pianiste Uri Caine tout en convoquant ses complices dans les aventures Bar Kokhba, soit le contrebassiste Greg Cohen et le batteur Joey Baron. Ces derniers étant par ailleurs les chevilles ouvrières de Masada.

On sait que nos bonshommes connaissent leur histoire du jazz sur le bout de leurs doigts. On sait également qu'ils fréquentent les horizons sonores propres au klezmer de l'Europe de l'Est tout en ayant un regard appuyé sur les musiques orientales. Par contre, on sait peu que, par goût comme par formation, ils ont une forte inclination pour les compositeurs de l'École de Vienne: Arnold Schoenberg, Alban Berg et Anton Webern. Mettons...

Mettons que là, tout au long de ces *Secrets* écrits il y a des lunes et des lunes par d'obscurs compositeurs de klezmer, ça s'entend. Et pas à peu près. Ça commence sur les chapeaux de roues, ça se poursuit sur un mode plus zen, ça s'imbrique avec une aisance remarquable, ça s'emboîte avec un naturel qui fait de cet album un disque de valeur.

Chose notable, Uri Caine déploie un jeu d'une fébrilité qu'on ne lui connaissait pas. C'est d'ailleurs à se demander s'il ne fait pas partie de cette catégorie de musiciens plus à l'aise, plus libérés, lorsqu'ils mettent leur talent au service d'autrui que lorsqu'ils sont aux commandes. Comme d'habitude, Baron et Cohen font preuve d'une cohésion si profonde qu'ils favorisent l'esprit d'aventure ou la prise de risque des solistes. Chose certaine, dans tous les morceaux de cet album, Mark Feldman déploie des chapelets de notes très acérés et pleins de finesse. Séduisant de bout en bout. Le prix? 25 \$ sans les taxes chez Archambault.

En rafales

■ Ce soir, à la Maison du Festival, le grand, l'immense McCoy Tyner se produira en trio. Les dernières fois que l'on a entendu le pianiste de la densité, il était à la tête d'un quartet ou d'un quintet. Là, ils seront trois et seulement trois. C'est une chance. Prix du billet? 39,50 \$. À compter de 20h.

■ Mercredi prochain, soit le 30 septembre, deux musiciens britanniques Evan Parker et du saxophoniste-flûtiste-clarinettiste Ned Rothenberg de New York. Ils se produiront à la Casa del Popolo, située au 4873, boulevard Saint-Laurent. Les billets sont en vente chez Cheap Thrills, à l'Oblique, au Phonopolis, chez Atom Heart, sans oublier, évidemment, la Casa. Le prix? 14 \$ ou 16 \$. À noter que les portes ouvrent à 21h.

Le Devoir

DERNIÈRES CHANCES DE S'ABONNER!

DANSE
DANSE

saison 2009-2010

Royaume-Uni

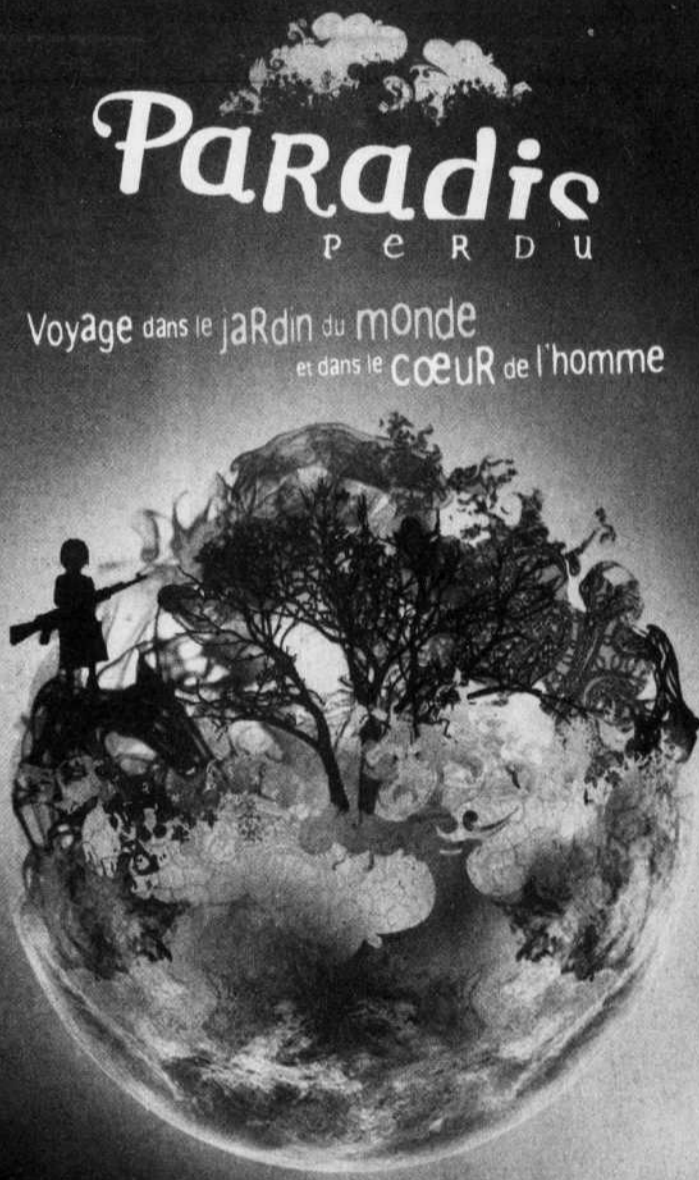
HOFESH SHECHTER
COMPANY

1, 2, 3, oct. 2009

Théâtre Maisonneuve

DANSE
DANSE

saison 2009-2010

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112Paradis
PERDUVoyage dans le JARDIN du monde
et dans le COEUR de l'homme

UNE ODYSSEE SPECTACULAIRE ET MUSICALE

DE DOMINIC CHAMPAGNE
JEAN LEMIRE
DANIEL BÉLANGER

DU 26 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010

THÉÂTRE MAISONNEUVE

ParadisPerdu.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA PRESSE

Cyberpresse.ca



STM



marketel



PNU



Place des Arts

DE VISU

Manipulations mystérieuses

CONSTELLATION

Roberto Pellegrinuzzi
Galerie Pierre François Ouellette
art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 216
Jusqu'au 10 octobre

PROMENADE

**AU CHÂTEAU DE LA
MÉMOIRE ET DE L'OUBLI**
Ève K. Tremblay
Galerie Donald Browne
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 524
Jusqu'au 3 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

En faisant la tournée des expositions au Belgo la fin de semaine dernière, il nous est apparu évident que le Mois de la photo, avec son thème si ouvert, aurait pu être largement plus inclusif et rassembleur. Les pratiques de la photographie sont nombreuses sur les cimaises — pas toutes d'égale qualité il est vrai —, mais souvent portées à faire du dispositif de présentation un enjeu majeur dans la réception de l'œuvre.

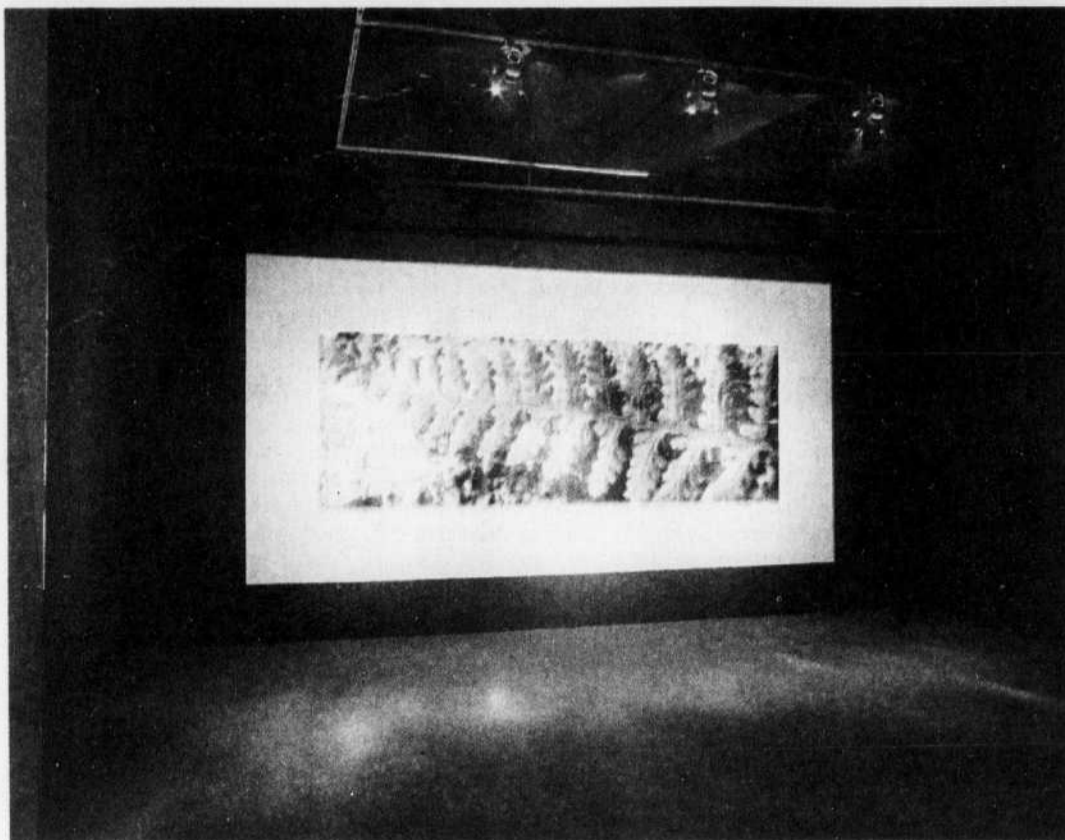
C'est le cas de Roberto Pellegrinuzzi à la galerie Pierre-François Ouellette, où il expose son plus récent travail. L'artiste revient avec les préférences qu'on lui connaît pour le genre du paysage, les phénomènes de la vision et les procédures de fabrication de l'image. Malgré

ces repères familiers, la grande force de ces nouvelles œuvres, réunies sous l'intitulé *Constellation*, est de fasciner encore le regard grâce à une nouvelle technique mise au point par l'artiste, qui poursuit dans le sillage de ses expérimentations des dernières années.

Les fougères, fleurs, boisés, rochers ou plans d'eau qui composent les images de cette production résultent d'une suite de manipulations qui leur apportent une densité singulière, voire mystérieuse, et qui brisent également la fixité de leur forme selon le point de vue adopté par le spectateur. Les images sont fabriquées comme un feuilleté qui se décompose en trois strates, chacune ayant été traitée par Pellegrinuzzi à partir de réseaux géométriques qui refont plus ou moins surface.

L'expérience de la perception se trouve amplifiée par ces manipulations qui provoquent une tension visuelle entre la structure de la grille qui a décomposé l'image et sa figuration initiale. Bref, rien n'est statique dans ces images, dont l'intégralité et la consistance s'élaborent et se défont sous nos yeux. La photographie n'a plus alors le caractère «naturel» qu'on lui prête souvent, ni un rapport immédiat au réel qu'elle représente.

Ces opérations de stratification de l'image servent habilement les sujets captés par la caméra. Dans le diptyque *Rocher*, par exemple, la paroi rocheuse semble vouloir s'effri-



Constellation (Fougère), de Roberto Pellegrinuzzi. Courtoisie de Pierre-François Ouellette art contemporain.

ter, son plan vertical n'étant plus maintenu à la surface, mais plutôt en voie de tomber, irrémédiablement fragile et friable. Ailleurs, le motif de l'eau captive par sa texture moirée, dont les infinies nuances confondent le regard. Méthodique, l'approche développée par l'artiste évite pourtant de fixer l'image dans sa matérialité et cherche plutôt à rendre les contours de sa figuration fuyants et fugaces.

La démonstration est encore plus éloquente dans *Fougère*, œuvre qui se déleste du cadre, rendant ainsi visible la stratification à la base du dispositif. Comme pour les autres œuvres de la série, des feuilles de Mylar ont servi de support à l'impression, sauf que cette fois elles sont presque volantes, simplement épinglées

les unes au-dessus des autres, dans un feuilleté de carreaux légers. Sorte d'herbier, le dispositif mime la minceur et la finesse de la fougère que le vent peut venir bercer. Or, à l'exemple d'œuvres antérieures où cette opération était prise par l'artiste, la fougère a été monumentalisée, son échelle gonflée comme pour en scruter les moindres détails.

Plus que les autres œuvres, *Fougère* aménage une délicate tension entre la frontalité de l'image (la grille, l'aplatissement du motif, la minceur du support exhibé) et sa stratification en profondeur illusoire et réelle. Sans déroger à des paramètres bien précis, et plusieurs fois explorés, Roberto Pellegrinuzzi prouve encore ici sa grande maîtrise.

Ève K. Tremblay autour de Bradbury

Dans un registre fort différent, à un autre étage du Belgo, Ève K. Tremblay présente aussi sa nouvelle production. D'office, le mobilier de bois qui accompagne la présentation des photographies suggère l'intimité domestique et cherche à briser la neutralité du lieu pour situer les œuvres dans un contexte marqué. Ce n'est pas là toutefois la force de ce travail, dont l'ampleur et la portée se mesurent mal aussi à partir de la seule exposition chez Donald Browne.

Promenades au château de la mémoire et de l'oubli fait partie d'un projet plus vaste débuté en 2007 par l'artiste autour de l'ouvrage de Ray Bradbury *Fahrenheit 451* et de sa transposition cinématographique par François Truffaut. De Berlin à New

York en passant par Oslo, le projet a connu plusieurs manifestations, emprunté divers moyens d'expression (texte, installation, vidéo, photographie) et n'est pas en voie de s'achever. À l'exemple des hommes-livres imaginés par Bradbury, l'artiste a l'ambition d'en mémoriser un. Son choix? *Fahrenheit 451*, le livre des livres selon elle.

L'escale montréalaise de ce projet n'est pas centrée sur l'artiste, mais sur son entourage, qu'elle embarque dans l'aventure. Les photographies et les vidéos montrent ainsi des personnages se prêtant à l'exercice de mémorisation d'un livre, prétexte à des digressions sur le rôle des lieux et des personnes dans la construction de la mémoire et le rappel des souvenirs. Le récit des livres s'efface, s'embrouille, au profit d'autres récits liés aux personnes mémorisant. C'est à tout le moins la direction prise par une des vidéos présentées par l'artiste.

Toutefois, c'est plutôt les photographies qui retiennent l'attention. Une série de format carré met en scène, avec une facture impeccable, un même personnage féminin livre à la main. L'expression d'absorption trahit l'activité de mémorisation de la femme. Ainsi, paradoxalement, la survie des livres, par leur mémorisation et leur récitation, se présente au spectateur dans une mise en scène visuelle qui renoue avec le régime du regard dominant que la fiction de Bradbury décriait. Le titre des ouvrages, mis bien en évidence, contre-carre cependant le repli de l'image sur elle-même et indique que l'accès à ces mondes se réalise grâce à leur appropriation, action qui ne saurait se résumer à un seul instant. Il faudra suivre les suites de ce projet, dont le potentiel et les pistes stimulantes de réflexion ne font pas de doute.

Collaboratrice du Devoir

Le **MONDE À L'ENVERS**
ou **À L'ENDROIT**,
2 paysages imaginaires
de l'Artiste LangdonArt!

Du **22** au **28** septembre 2009

La Galerie Le 1040
1040 Marie-Anne Est, Montréal

Montez la rue St-Denis, tournez à droite sur la rue Mont-Royal et allez jusqu'au sens unique Christophe-Colomb et tournez à droite pour descendre une rue.

Ouvert de 10h à 22h tous les jours

Beaux-arts des Amériques

STEVEN ALTHOUSE

3944 rue St-Denis
Montréal, QC

www.beauxartsdesamericques.com

MAISON DE LA CULTURE DE CÔTE - DES-NEIGES 514-872-6889

SHADOWS

GILBERT POISSANT

EXPOSITION JUSQU'AU 11 OCTOBRE
www.gilbertpoissant.com

MAINTENANT OU JAMAIS ! DERNIER WEEK-END !

**GRANDEUR
NATURE**

PEINTURE ET PHOTOGRAPHIE DES **18 JUIN**
PAYSAGES AMÉRICAINS ET CANADIENS **27 SEPT.**
DE **1860** À **1918** **2009**

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*
* Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

1379, rue Sherbrooke Ouest
Métro Guy-Concordia/Peel

AUSSI À L'AFFICHE AU MUSÉE JUSQU'À DIMANCHE :
L'EXPOSITION **FRÉDÉRIC BACK, UNE NATURE TÉMOIN**. ENTRÉE LIBRE.

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
514-285-2000 | mbam.qc.ca

UNE PRÉSENTATION DE

Financière
Sun Life

TERRA
FONDATION POUR AMÉRIQUE

AIR CANADA

EXPOSITION
RESPONSABLE

Albert Bierstadt (1830-1902), *Vallée de Yosemite (détail)*, 1868, huile sur toile, 137,0 x 194,2 cm. Oakland Museum of California, gift of Miss Marguerite Laird in memory of Mr. and Mrs. P. W. Laird.

CULTURE



LES IDÉES HEUREUSES

www.ideesheureuses.ca

Découvrez le nouveau site des Idées heureuses !

EXPOSITIONS

Une autre constellation lumineuse

Yan Giguère n'est pas du Mois de la photo, mais ses images offrent une aventure spatiale aussi cohérente qu'éclatée

ATTRactions

Yan Giguère
Centre Optica,
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 17 octobre.
www.optica.ca

JÉRÔME DELGADO

Trois ans après avoir dévoilé une partie de son intimité par une constellation de scènes montrant sa douce, Yan Giguère poursuit dans la même veine de l'album photographique personnel. Une sorte de suite. Pour notre grand bonheur: l'exposition *Attractions* rassemble de mille façons, avec des liens tantôt formels, tantôt thématiques, une multitude de clichés tirés de son quotidien d'observateur insatiable. Toujours avec ce parti pris pour le papier, pour le tirage. Comme s'il lançait un énigme cri du cœur envers un type d'art censé être en perdition.

C'est dans la grande salle du centre Optica qu'a atterri cette nouvelle constellation, toujours en noir et blanc. Quoique... L'effet de surprise en moins, Giguère se présente, quitte à se répéter, en scénographe, capable de donner à ses images plus de profondeur par le simple jeu des associations.

Une tige d'herbe devient un Christ en croix, la machinerie de la construction, un élément de la nature à la recherche de lumière. La figure de l'auréole, elle, semble partout: autant dans une église que dans un garage qui affiche une collection de «caps de roues», autant dans les pétales ouverts d'une fleur que dans les cheveux de l'amoureuse, tête dans l'eau. Les liens formels font aussi sourire.

Une vague suggestion

Au moment où le Mois de la photo, auquel Giguère n'a pas été invité, recense les «espaces de l'image», *Attractions* fait justement prendre de l'expansion à l'image. Ses espaces à lui ne sont



Une vue de l'exposition *Attractions*, de Yan Giguère, au centre Optica

BETTINA HOFFMAN

pas que spatiaux, territoriaux. Il s'agit aussi d'espaces-temps, d'espaces psychiques qui mêlent les cultures (religion, botanique, tourisme...), qui rassemblent sphère privée et domaine public. Si le Mois n'a pas retenu cette expo, ce n'est pas tant pour incohérence avec le thème, plutôt, constat davantage sévère, parce que ce thème n'en est pas un. Tout est «espaces de l'image».

La photographie de Yan Giguère, quand elle s'expose, part dans toutes les directions. La série d'images réunies sous le titre d'*Attractions*, tout comme celle intitulée *Choisir* dévoilée il y a trois ans, est un amalgame de portraits, de paysages (urbains et ruraux) et d'objets captés, croit-on, au hasard des promenades et des coups d'yeux de l'artiste. Sujets nets ou flous, certains coupés, au hasard des cadrages, plans serrés, d'autres larges, cette propension à couvrir grand exprime le caractère spontané et intuitif de Giguère. Prendre une photo, chez lui, est une chose, disons, irréfléchie, mais pas insensée.

Attractions dévoile tout le sens dans ses choix d'images. La cohérence. L'intelligence. Et pardessus tout, le plaisir de tirer de cet éclatement un fil narratif. Cette narration n'est cependant que murmurée, une vague suggestion laissée au libre arbitre des spectateurs.

L'invitation à y lire un récit se fait à travers les quelques images couleuvres exposées. Notoires à plus d'un titre, carrées et petites, elles surgissent sur les murs comme des traits d'union, comme des ponctuations entre des phrases. Elles se démarquent par leur sujet, une recension de divers végétaux, des fleurs surtout. Isolé de tout contexte, en gros plan, cet herbier apparaît comme une véritable encyclopédie, un répertoire scientifique auquel on peut se référer et qui détonne par rapport au reste, beaucoup plus intime et subjectif — en apparence.

Ces «fleurs de datura» et autres «fleurs de bourrache» se distinguent aussi pour être des

«numérisations directes». On reconnaît là le goût de Giguère pour un usage brutal et expérimental des outils, presque premier degré. L'artiste cherche l'aléatoire dans ses prises de vue. Le rendu brouillon des appareils bas de gamme qu'il a déjà utilisés, il le retrouve dans ce scanneur pris pour ce qu'il est, une *camera obscura*.

Expérimental, intuitif et fidèle à l'essence même de son art, la lumière. Si un motif traverse cet ensemble panoramique où se côtoient des statues religieuses, de fines fleurs et des véris dans un garage, c'est bien celui-là: la lumière. Le photographe part à sa recherche, la survie, tant spirituelle que matérielle, dépendant d'elle. La paire d'images qui clôt le parcours, ou qui l'ouvre, c'est selon, est explicite: un puits de lumière, éblouissant comme un néon, et un champ d'herbe très lumineux, malgré la nuit.

Collaborateur du Devoir

Alfredo Jaar, l'homme de l'antifiction

JÉRÔME DELGADO

«Regardez dans quel monde nous vivons, vous et moi. Un monde fictif», accuse Alfredo Jaar. Il dit faire de l'art pour sortir l'Occident du confort de sa fiction, pour «bousculer le spectateur passif, le réveiller et lui montrer la réalité» de la majorité de la population. Axé sur la mémoire, son travail, il le qualifie d'«antifiction».

«Être artiste est un grand privilège, parce que la société nous autorise à penser le monde, dit cet humaniste préoccupé du sort des plus démunis. Ce privilège s'accompagne d'une responsabilité: répondre et offrir [des pistes de solution].»

Alfredo Jaar est passé par ici en rafale il y a quelques jours. Le 11 septembre, riche en significations pour ce Chilien de New York qui se bat contre l'ironie voulant que le 11 septembre 1973, jour de la chute et de la mort de Salvador Allende, soit devenu le «11 chico» (petit). En 2010, il réalisera une sculpture publique à Santiago, au Chili: son effort pour lutter contre «l'invisibilité» dans laquelle le 11 chico a plongé.

Alfredo Jaar était de l'inauguration du Mois de la photo à Montréal 2009, troisième du genre auquel il était invité. Il en a profité pour faire son tour dans Lanaudière. Le Musée d'art de Joliette promet de nous le ramener bientôt. Pour un premier solo. Le Musée s'est entendu avec l'artiste pour exposer trois de ses œuvres, dont le film dévoilé lors de la Biennale de Venise 2007 au sujet de la mort mystérieuse du maître du cinéma italien, Pier Paolo Pasolini. Selon ce qu'a confirmé sa directrice, Gaëtane Verna, il ne reste qu'à trouver une date. «Ce sera une expo sur les abus dans le monde, dit-elle, et rassemblera l'Occident, l'Afrique et l'Amérique latine.»

Un théâtre

Grosse peinture planétaire, Jaar fait partie de ceux qui apportent crédibilité à qui sait s'en entourer.

Ses œuvres, comme *Sound of Silence*, plat de résistance de l'actuel Mois de la photo, sont parfois un véritable choc. Ce «bunker», ou «camera obscura», selon l'artiste, renferme un troublant récit, inspiré d'une des images de l'Afrique des années 1990 les plus diffusées — une fillette famélique dans la mire d'un vautour.

Elle offre un condensé de tout ce qu'une photo et sa médiatisation peuvent provoquer, du suicide de l'auteur à sa récupération mercantile.

«Cette œuvre est un théâtre, un espace de réflexion pour analyser l'histoire d'une image et ses conséquences. J'ai voulu créer une camera obscura géante, à l'envers. Elle ne capte pas une image, elle la produit et la projette.»

Son art tourne souvent autour des images, qu'il montre, ne serait-ce qu'une seconde comme dans *Sound of Silence*, ou qu'il ne montre pas, comme dans *Real Pictures* (1995), pan de son projet «rwandais». Jaar est l'un des plus acides critiques du sensationnalisme; il accuse les médias de favoriser «la culture du spectacle» au détriment de «la culture de l'information». La photographie demeure cependant «plus nécessaire que jamais».

«Le paysage visuel est capital pour notre compréhension du monde, dit-il. Le problème, c'est qu'on nous apprend à lire et à écrire, mais pas à voir. On n'a pas encore conscience de l'importance de voir. On considère ça comme un processus simple et logique, que tout le monde a la capacité de faire.»

Collaborateur du Devoir

Hydro Québec présente

61^e SAISON PLACE DES ARTS

les séries Pro Musica 2009 - 2010

Série Émeraude

HOMMAGE AUX CORDES

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts.
Lundi, 5 octobre 2009, 19 h 30

L'Octuor de l'Academy of St-Martin-in-the Fields, cordes

Programme

R. Strauss, Sextuor de l'opéra "Capriccio"
Raff, Octuor en ut majeur, op. 176
Enesco, Octuor en ut majeur, op. 7

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants)
(taxes et frais en sus)
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

laplacedesarts.com

La Scena Musicale

ALCOA

LA PRESSE

Site web : promusica.qc.ca - Téléphone : 514-845-0532

Déjeuner-bénéfice du Domaine Forget

Dimanche 18 octobre 2009 à 10h30 au Fairmont le Manoir Richelieu

ANTON KUERTI

Grands concerts

TCHAIKOVSKY + BEETHOVEN

30 septembre 2009 - 20 h

CONFÉRENCE D'AVANT-CONCERT À 19 H 15

Salle André-Mathieu

À 2 pas de la station Montmorency

Billetterie : 450 667-2040

«Anton Kuerti est le plus grand pianiste vivant» selon Fanfare Magazine. Découvrez-le à travers le concerto Empereur de Beethoven. Vivez aussi le romantisme de la 5^e symphonie de Tchaïkovsky, votre choix coup de cœur.

Soliste : Anton KUERTI / Chef : Alain TRUDEL

Au programme : Beethoven > Concerto pour piano n° 5
Tchaïkovsky > Symphonie n° 5
(choix « Coup de cœur » du public)

Sous la présidence d'honneur de Monsieur J. Daniel Tremblay, Président de Groupe Marketex Ltée Bannières Scores, Bâton Rouge, Mikes

INFORMATION ET RÉSERVATIONS | 418-452-8111

MARKETEX SAO CPE DOMAINE Forget

Arion orchestre baroque

Direction artistique Claire Guimond

Une saison lumineuse et énergisante

HANDEL : LES FEUX D'ARTIFICES, ARION & TAFELMUSIK!
1^{er} & 2 octobre
Salle Claude-Champagne

C.P.E. BACH : CONCERTOS & SYMPHONIES
20 & 21 novembre
Salle Claude-Champagne

PURCELL : INCIDENTAL MUSICKE
11, 13 & 14 février
Salle Redpath

J.S. BACH : CANTATES & CONCERTOS
11 & 12 mars
Salle Claude-Champagne

VIVALDI : LES QUATRE SAISONS
29 & 30 avril
Salle Pierre-Mercure

Abonnez-vous!

BILLETTERIE & INFORMATIONS
514.355.1825
www.arionbaroque.com

Hydro Québec

ALCOA

LA PRESSE

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Couche-Tard

Hydro Québec

Desjardins

LE DEVOIR

VOS COUPS DE CŒUR

Hydro Québec

ANTON KUERTI

Grands concerts

TCHAIKOVSKY + BEETHOVEN

30 septembre 2009 - 20 h

CONFÉRENCE D'AVANT-CONCERT À 19 H 15

Salle André-Mathieu

À 2 pas de la station Montmorency

Billetterie : 450 667-2040

«Anton Kuerti est le plus grand pianiste vivant» selon Fanfare Magazine. Découvrez-le à travers le concerto Empereur de Beethoven. Vivez aussi le romantisme de la 5^e symphonie de Tchaïkovsky, votre choix coup de cœur.

Soliste : Anton KUERTI / Chef : Alain TRUDEL

Au programme : Beethoven > Concerto pour piano n° 5
Tchaïkovsky > Symphonie n° 5
(choix « Coup de cœur » du public)

SAISON 2009-2010

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL
Alain Trudel

Couche-Tard

Hydro Québec

Desjardins

LE DEVOIR

CULTURE

CINÉMA

Les dessous de Chanel

COCO AVANT CHANEL

Réalisation: Anne Fontaine. Scénariste: Anne Fontaine, Christopher Hampton, Jacques Fieschi, Camille Fontaine, d'après le livre d'Edmonde Charles-Roux. Avec Audrey Tautou, Benoît Poelvoorde, Alessandro Nivola, Emmanuelle Devos, Marie Gillain. Image: Christophe Beaucarné. Montage: Luc Barnier. Musique: Frédéric Blum.

ODILE TREMBLAY

Ce film nous plonge dans des années méconnues du passé de la Grande Mademoiselle, qui révolutionna la mode du XX^e siècle: la Coco Chanel d'avant la gloire, l'orpheline, la chanteuse de beuglant, la petite amante qu'entretenait le fils de famille Étienne Barsan dans son château, l'amoureuse d'un riche Britannique qui lui avançait l'argent de sa première boutique. On se captive pour la genèse de son destin, tout en demeurant sur sa faim.

Audrey Tautou, qui possède le physique et le regard de braise de son héroïne, n'est pas l'élément le plus convaincant de cette bio. C'est Benoît Poelvoorde, en gentilhomme tour à tour cynique et amoureux, qui lui vole la vedette, avec cette profondeur

de champ que seule la cinéaste Anne Fontaine, qui l'avait mis en scène dans le bouleversant *Entre ses mains*, sait tirer de lui. Il est l'âme du film, faisant oublier costumes et décors d'un autre temps l'espace de plusieurs scènes, mais en son absence, la tension retombe.

Anne Fontaine, cinéaste très personnelle derrière des films comme *Augustin*, *Nathalie*, *Nettoyage à sec*, *Entre ses mains* surtout, tout en conservant une exigence de réalisatrice, cède depuis *La Fille de Monaco* à des recettes plus commerciales. Et si *Coco avant Chanel* constitue un modèle de reconstitution historique, au moindre détail près, il manque à cette romance historique la dimension vraiment profonde, le noyau dur de Chanel: cette dame de fer blessée et ambitieuse, dont Anne Fontaine n'a pas dévoilé les contours les plus accusés. La cinéaste a cherché à suivre les moments forts de sa jeunesse, offrant une structure académique à son histoire, pour la rendre aisément digestible au grand public, avec le sceau de qualité. Coco Chanel méritait une facture plus originale, mais le film, bien fait quoique un peu plat, atteindra sa large cible, sans doute.

Le Devoir

Audrey Tautou dans *Coco avant Chanel*

SOURCE ALLIANCE

Les machines d'à côté

SURROGATES (V.F.: CLONES)

Réalisation: Jonathan Mostow. Scénario: Michael Ferris, John Brancato, d'après la bande dessinée de Robert Venditti et Brett Weldele. Avec Bruce Willis, Radha Mitchell, Rosamund Pike, James Cromwell. Image: Oliver Wood. Montage: Kevin Stitt, Barry Zetlin. Musique: Richard Marvin. États-Unis, 2009, 89 min.

ANDRÉ LAVOIE

Comme tout le reste, les robots ne sont plus ce qu'ils étaient. Autrefois gigantesque amas de ferraille à la voix métallique (*Lost in Space*, ça vous dit quelque chose?), ils s'approchent toujours un peu plus d'une humanité confondante. C'est d'ailleurs cette perfection inquiétante qui traverse *Surrogates*, le nouveau joujou de Jonathan Mostow, celui qui a déjà manipulé un sujet semblable dans *Terminator 3: Rise of the Machines*.

Ceux qui évoluent dans un monde pas si différent du nôtre non seulement possèdent forme humaine, mais constituent des versions parfaites de leurs maîtres manipulateurs. Reliés aux robots par la pensée, les utilisateurs restent cloîtrés chez eux tandis que leur variation, jamais flétrie par le temps, travaille, s'amuse et... existe à leur place. Voilà pourquoi ce même

Radha Mitchell et Bruce Willis dans *Clones*, de Jonathan Mostow

SOURCE TOUCHSTONE PICTURES

univers ne connaît pas les horreurs du crime et les affres de la violence.

Tout pourrait changer lorsque survient un meurtre crapuleux et inusité: celui d'un clone... et par ricochet de son utilisateur, une trouvaille pour le moins dérangement, d'autant plus que la victime est le fils de l'inventeur de cette technologie révolutionnaire. Greer (Bruce Willis), un agent du FBI, et sa collègue (Radha Mitchell) sont chargés de l'enquête, aux ramifications complexes. Car dans

ce monde, des humains vivent dans un espace protégé, refusant d'être soumis à des machines qui vivent tout à leur place. Seraient-ils eux-mêmes les fauteurs de troubles? Pour le savoir, Greer devra sortir de son cocon cloné et affronter ses démons intérieurs.

Avec un trait plus noir et des protagonistes plus ténébreux, tout cela pourrait ressembler à l'univers de l'écrivain Philip K. Dick, dont l'œuvre a inspiré *Blade Runner*, *Total Recall*, *Minority Report*, etc. Jonathan

Mostow n'avait pas les mêmes ambitions, ou alors il fut tenu sous haute surveillance (le film est produit par Touchstone Pictures, une filiale de Walt Disney...). Il nous offre un petit monde ensoleillé et propre où le chaos occupe la part congrue alors que les méchants agissent à distance, et sombrent parfois dans les discours caricaturaux.

Son aspect léché, rose bonbon, calibré pour ne pas (trop) effrayer le spectateur, affiche tout de même une réelle efficacité, d'abord par le caractère inusité de cette symbiose entre l'homme et la machine, ce mélange de visions futuristes et de bonnes vieilles méthodes d'enquêtes dignes des polars de gare et un questionnement somme toute pertinent sur la déshumanisation d'un monde effrayé par la souffrance de sa condition imparfaite.

Vous me direz que, dans un film mettant en vedette Bruce Willis, c'est peut-être beaucoup trop sur les épaules d'une seule star. Les siennes sont suffisamment solides pour livrer la marchandise, nous faire croire à ses tourments et réussir à sauver (encore!) le monde de la catastrophe. Si le scénario de *Surrogates* avait ressemblé un tant soit peu à celui de *12 Monkeys*, même Bruce Willis l'aurait vu tout de suite.

Collaborateur du Devoir

Mon piano pour une caméra

Entretien avec la réalisatrice Sophie Laloy pour le film *Je te mangerais*

ANDRÉ LAVOIE

À l'adolescence, il ne fallait pas chercher Sophie Laloy dans un cinéma de quartier, à la Cinémathèque ou dans un club vidéo. Pendant plusieurs années, elle faisait des gammes sur son piano, jouait durant de nombreuses heures et n'écouait que de la musique classique. «*C'est en jouant de la musique que j'ai connu les émotions les plus fortes de ma jeunesse*», raconte la cinéaste française lors de son passage à Montréal pendant le FFM pour la présentation de son premier long métrage, *Je te mangerais*.

Elle souligne aussi qu'elle a plongé dans le monde du cinéma par hasard, «*vraiment par hasard*», tient-elle à préciser. Après un passage peu con-

cluant au Conservatoire de Lyon, découvrant un univers «*très fermé*», une amie lui glisse entre les mains le dépliant d'une école de cinéma, la Fémi. Elle décide de s'inscrire... et est la première surprise d'être acceptée. Elle en sortira trois ans plus tard ingénieure du son, tout en caressant le rêve de passer un jour à la réalisation.

Son séjour à Lyon, alors qu'elle n'avait que 17 ans, n'aura pas seulement mis fin à sa carrière de pianiste, mais grandement servi à ses débuts de scénariste et cinéaste. Car elle ne cache pas que *Je te mangerais* s'inspire (très librement) d'une expérience personnelle liée à cette époque, une collocation avec une autre fille parfois... ambiguë. «*J'ai vraiment*

eu l'envie de développer ce malaise, ce sentiment», explique Sophie Laloy. *Je voulais surtout en faire un drame et tenter de comprendre pourquoi certaines amitiés féminines entre jeunes femmes tournent à la passion, à la possession.*»

Cette amitié trouble dans *Je te mangerais* oppose Marie (Judith Davis), une jeune fille de bonne famille, aspirante pianiste, à Emma (Isild Le Besco), étudiante en médecine dont l'assurance semble trop inébranlable pour ne pas être fabriquée. Emma accepte d'héberger Marie, et son piano, mais ce compagnonnage va vite connaître une grande part de fausses notes, et de silences assourdissants.

La présence du piano devient d'ailleurs un enjeu dra-

matique auquel Sophie Laloy tenait beaucoup. «*Puisque le piano est très difficile à démanteler, Marie est soumise au piano, à l'appartement, et à Emma. Elle vit un véritable sentiment de claustrophobie, d'étouffement.*» Et le fait que l'action se déroule à Lyon n'est pas qu'anecdote biographique pour celle qui a vécu là trois ans. «*C'est une ville magnifique, mais au caractère un peu bourgeois et froid, comme le personnage d'Emma. On n'y rentre pas si facilement: les gens sont très fermés et les appartements très sombres à cause des rues étroites.*»

Après un premier court métrage (*D'amour et d'eau fraîche*, 2000) et un travail constant sur de nombreux plateaux de tournage au département du son depuis 1995, Sophie Laloy apprécie cette nouvelle étape dans sa carrière, et les avantages de ses expériences antérieures. «*Comme ingénieur du son, on est forcément sensibles à la justesse des dialogues et, d'une prise à l'autre, on fait très attention au jeu. Quand j'écrivais des dialogues, je les entendais vraiment et je savais ce que je voulais qu'on entende.*»

Au moment de notre rencontre, la cinéaste avait déjà présenté *Je te mangerais* à Munich et à Moscou («*Quand on fait un premier film, on ne s'attend pas à ce qu'il aille aussi loin*») et ne savait pas encore qu'elle remporterait le Prix de la meilleure première œuvre au FFM. Elle avait par contre déjà commencé l'écriture du second, souhaitant «*explorer davantage, avoir plus de liberté, avec des changements de chronologie, des ellipses. Et c'est aussi inspiré sur quelque chose que j'ai vécu*». N'a-t-elle pas peur de devenir un véritable livre ouvert? «*Tant pis, j'assume!*», dit-elle en rigolant.

Collaborateur du Devoir

Je te mangerais prendra l'affiche à Montréal le vendredi 2 octobre.

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

1940-1948



Une exposition présentée du 22 septembre 2009 au 28 mars 2010

À la Grande Bibliothèque | Entrée libre

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
 5 @ Métro Berri-UQAM

514 873-1100 ou 1 800 363-9028
 www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales
 Québec

Illustration: version modifiée de l'affiche
 Attaque sur tous les fronts (1943)
 Source: BAC/Crédit: R. Rogers / 1980-26-20

POA JUNIOR

POUDING ET POLLUTION
 LE PETIT THÉÂTRE DES TOURNESOLS

Dimanche 4 octobre - 11 h

THÉÂTRE 4 à 10 ANS

Le clown Pouding parviendra-t-il à franchir les cinq étapes pour que la Planète recouvre la santé? Saura-t-il éviter les pièges tendus par la vilaine Pollution, prête à tout pour anéantir la Planète?

AU PIANO NOBILE
 DE LA SALLE WILFRID-PELLETIER

PROGRAMMATION COMPLÈTE
 jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com
 514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaires MEDIA
 LE DEVOIR

ATELIER OUVERT • RENÉ DEROUIN
Œuvres récentes 2008/2009

VISITES de 12 h à 17 h :
 Samedi 26 septembre
 Dimanche 27 septembre
 Samedi 3 octobre
 Dimanche 4 octobre

Séance de signature du dernier livre DEROUIN aux Éditions Fides

ATELIER DEROUIN/MOLLEUR • 1303 Montée Gagnon, VAL-DAVID • 819 322-6899 • info@versantnord.ca

Vers un
Métro vert

René Derouin
 Du 25 septembre
 au 15 novembre 2009

René Derouin rencontrera
 le public le samedi
 26 septembre à 15h

La Grande Bibliothèque et
 l'Université de Québec
 2400, rue de l'Église
 Québec, Québec
 www.culture.ulb-quebec.ca
 514 322 7474

CINÉMA

LES
MERCREDIS DU DOC
3/1 sur tous les documentaires

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Jane Campion, à l'écoute

Rencontre avec la cinéaste au sujet de son récent *Bright Star* (*Mon amour*), qui gagne nos écrans la semaine prochaine

MARTIN BILODEAU

Tous les cinéastes vous diront que tourner est un privilège très coûteux, et que les minutes sur un plateau se débitent en dollars. Bien que la règle s'applique également à Jane Campion, réalisatrice palmée d'or et oscarisée de *La Leçon de piano*, celle-ci aime prévoir du temps, beaucoup de temps, entre les prises, pour parler avec les acteurs. Quelques minutes ici, une heure là, le temps de forger un climat de confiance, de trouver une tonalité qui convient.

Bright Star (*Mon amour*), qui prend l'affiche la semaine prochaine, a été enfanté de cette façon. «Il faut d'abord convaincre les acteurs qu'ils n'ont pas besoin d'en faire beaucoup. Que leur charisme et la chimie opèrent mieux sans effort. Il faut les aider à se détendre et à laisser venir des éléments de leur propre personnalité se mêler au personnage», confiait-elle à notre tableée de journalistes réunie à Toronto la semaine dernière, où son film sur l'histoire d'amour tragique entre le poète John Keats (Ben Wishaw) et sa jeune voisine Fanny Brawne (Abbie Cornish) était présenté en première nord-américaine au Festival international du film.

La consigne vaut pour elle aussi. «C'est très important d'être détendu sur un plateau parce que je dois être perméable, ressentir et voir à ce que tout fonctionne. Dans un état de tension, on devient imperméable. Je suis à l'écoute de ce qui se passe et de ce que je ressens, et je cherche le chemin permettant de relier tout ça.» Auparavant fermée à la poésie, la Néo-Zélandaise, en panne d'inspiration pour l'écriture de scénarios, s'est tournée vers elle.

Dans *In the Cut*, son opus précédent tiré du roman de Susanna Moore, Meg Ryan citait quelques strophes de Keats, dont sa productrice Jan Chapman est une fervente admiratrice. Il n'en fallait pas plus pour que Campion fasse plus ample connaissance avec l'œuvre du poète romantique du début du XIX^e siècle, timide prisonnier d'un corps d'adolescent, mort de tuberculose à 25 ans. Mais ce sont ses lettres adressées à une belle coquette extravertie dont il était amoureux qui l'ont le plus bouleversée et qui ont inspiré le film qu'elle a défendu à Cannes devant un parterre médiatique partagé.

«En lisant leur histoire, j'ai découvert en moi un niveau supérieur de tendresse que je ne soupçonnais pas. Je crois que mon émotion venait de la pureté de leur amour, de l'épreuve douloureuse qu'ils ont traversée. Les lettres que Keats a écrites possèdent la même force aujourd'hui qu'à l'époque où elles ont été écrites», répond la cinéaste à une question sur la résonance contemporaine de son film. «Notre accès à cette histoire d'amour est plus intime que celui que nous avons avec celle de Brad Pitt et Ange-



REUTERS

On sent Jane Campion en pleine possession de ses moyens et, malgré les reproches faits à *Bright Star* depuis sa première à Cannes, la cinéaste demeure très fidèle à son film et fière de sa démarche.

lina Jolie», conclut-elle en riant de soulagement.

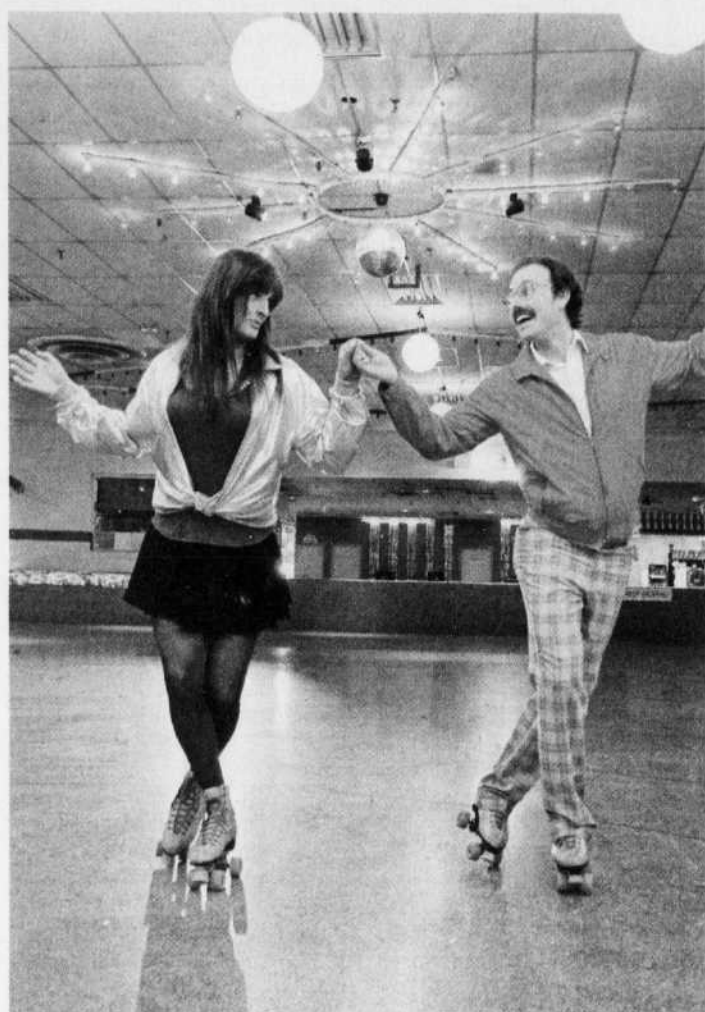
Jane Campion possède un esprit aiguisé et un humour tranchant. En entrevue, la cinéaste de 55 ans, aux cheveux blond-gris qui lui descendent jusqu'aux reins, pense à voix haute et s'esclaffe à plusieurs reprises. Pas d'un rire nerveux. On la sent en pleine possession de ses moyens et, malgré les reproches faits à *Bright Star* depuis sa première à Cannes, la cinéaste qui avait si bien adapté Henry James (*Portrait of a Lady*) demeure très fidèle à son film et fière de sa démarche.

Et cela malgré le cynisme qui a force de loi dans l'industrie du cinéma contemporain. «Quand tu travailles avec les acteurs, que tu repousses tes propres limites, que tu dé-

couvres en toi des ressources insoupçonnées, tu oublies tout ça. En revanche, il ne faut pas prendre les choses trop au sérieux», dit-elle en réponse à ma question sur la course aux Oscars, passage obligé des cinéastes anglo-saxons reconnus et des films d'auteur de luxe. *Bright Star* remplit toutes ces conditions. «Les Oscars sont une pantomime. On veut tous y participer, mais notre objectif, c'est de faire en sorte que les gens aillent voir le film; les Oscars sont un des moyens pour y parvenir. Ça fait partie du jeu», dit avec une résignation bien audible dans la voix celle qui fera l'objet d'une rétrospective au Festival du nouveau cinéma, du 8 au 17 octobre, en collaboration avec la Cinémathèque québécoise. Au programme: ses six longs métrages anté-

rieurs à *Bright Star*, ainsi que ses courts métrages.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Il se dégage de cette furieuse et méchante comédie fauchée une énergie contagieuse, dénonciation par l'absurde de la supposée sagesse populaire, celle du style prête à tout, même à tuer, pour prévenir le meurtre...

Carnaval pathétique

YOU MIGHT AS WELL LIVE

Réalisation: Simon Ennis. Scénario: Simon Ennis, Joshua Peace. Avec Joshua Peace, Michael Madsen, Stephen McHattie, Liane Balaban. Image: Jonathan Bensimon. Montage: Matt Lyon. Musique: Don MacDonald. Canada, 2009, 78 min.

un être important, à tout le moins un homme...

Ainsi raconté, *You Might As Well Live* ressemble à un carnaval de personnages excentriques aux couleurs aveuglantes. En réalité, un réalisme cru, et un traitement visuel souvent peu flatteur, donne à cette faune des allures pathétiques, malaise (volontairement) accentué par des descriptions jamais avaries de détails graphiques parfois indigestes. Les âmes sensibles trouveront peut-être que les cinéastes canadiens en font parfois beaucoup pour se faire remarquer...

Il se dégage pourtant de cette furieuse et méchante comédie fauchée une énergie contagieuse, dénonciation par l'absurde de la supposée sagesse populaire, celle du style prête à tout, même à tuer, pour prévenir le meurtre... Or le préchi-précha, ce n'est pas cela qui préoccupe Simon Ennis et Joshua Peace, trop affairés à plonger ce héros pathétique dans les arcanes de la bêtise ou dans des milieux dont les codes lui échappent totalement (sa conversion au judaïsme pour des raisons financières en est un bon exemple).

Dans ce long métrage très court mais au potentiel comique et provocant lourdement chargé, la palme de la dérision et de l'abandon revient sans conteste à Joshua Peace, qui possède sûrement une haute estime de lui-même... mais l'a soigneusement rangée tout au long du tournage de *You Might As Well Live* Nous lui en sommes reconnaissants.

Les âmes sensibles trouveront peut-être que les cinéastes canadiens en font parfois beaucoup pour se faire remarquer...

Collaborateur du Devoir

Sandrine Bonnaire Kevin Kline
JOUEUSE
«Un superbe portrait de femme!»
André Lavoie Le Devoir

À L'AFFICHE!

★★★★
C'EST MAGNIFIQUE!
TELECOMSUD

★★★★
ÉMILIE DEQUENNE EST ÉBLOUISSANTE!
30 MINUTES

★★★★
LA FILLE DU RER EST LE FILM D'UN GRAND CINÉASTE AU PLUS VIF DE SES CAPACITÉS.
LES INROUPTIBLES

EMILIE DEQUENNE
CATHERINE DENJEVE
FRANÇOISE BÉGIN
ROMAN EL KABEZI
MATHEU DENY
NICOLAS DUBOUCHE

LA FILLE DU RER

À L'AFFICHE! (QUARTIER LATIN)
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FRANCE : \$10 MILLIONS AU BOX OFFICE

« Une comédie de mœurs truculente et sensible ! »
Le FigaroScope

NATHALIE BAYE ÉRIC CARAVACA ISABELLE CARRÉ JOSIANE BALASKO

Cliente

Un film de
JOSIANE BALASKO

À L'AFFICHE! DÈS LE 2 OCTOBRE

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Québec Media

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 15 au 21 septembre 2009

1	X-MEN ORIGINS: WOLVERINE
2	GREY'S ANATOMY Season 5
3	HEROES Season 3
4	TERRE HUMAINE Saison 4
5	KAMELOTT Livre 1
6	RAISON ET SENTIMENTS
7	JOSÉE LAVIGNEUR Abdos Fessiers
8	TOUT SUR MOI Saison 2
9	GOSSIP GIRL Season 2
10	ONE TREE HILL Season 6
11	BARBIE & THE THREE MUSKETEERS
12	PRIVATE PRACTICE Season 2
13	KILL BILL Volumes 1 et 2
14	TWILIGHT
15	POLYTECHNIQUE
16	LES PARENT Saison 1
17	DISNEYNATURE: EARTH
18	24 Season 7
19	DÉDÉ À TRAVERS LES BRUMES
20	MICHAEL JACKSON Live in Bucharest: The Dangerous...

CINÉMA

Parole « hors la loi »

HOMMES À LOUER

Réalisation: Rodrigue Jean.
Image: Mathieu Laverdière.
Son: Lynne Trépanier.
Montage: Mathieu Bouchard-Malo. Québec, 2008, 143 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Hommes à louer relève de la gageure, un pari audacieux et profondément humaniste qui a bien failli ne jamais voir le jour. Je n'irai pas jusqu'à dire que son existence est un miracle, ce serait occulter les efforts nourris du cinéaste Rodrigue Jean qui, dans l'adversité, a su tenir bon.

C'est sans doute beaucoup grâce à la pugnacité de l'auteur que le public peut aujourd'hui voir ce documentaire franc dans sa version intégrale. S'il le souhaite, bien entendu, et c'est là mon vœu le plus cher. Car *Hommes à louer* n'est pas une œuvre facile. Elle n'est ni belle, ni lisse, ni rassurante. Elle ne se termine pas avec la certitude que tout ira bien désormais pour les jeunes gens à qui elle s'intéresse. Je vous donne le punch? Pas du tout. Rodrigue Jean ne nage pas dans ces eaux-là. Il laisse le soin aux participants d'emplit l'écran de leur parole; or cette dernière est lucide. Elle ne se raconte pas d'histoire.

Un par un, en alternance, de jeunes hommes, bien trop jeunes, se racontent devant la baie vitrée d'un immeuble anonyme du Village, sans joliesse, sans fausse pudeur. Et derrière, Montréal, vaste, indifférent. Ils n'ont rien à perdre, ils ont si peu. Pourtant, ils auraient pu

choisir de garder pour eux ce vécu de prostitution masculine dont on est conscient mais qu'on préfère ignorer.

Tabou, moche, pas les reins assez solides pour voir ça... Oui, les raisons de ne pas s'asseoir devant *Hommes à louer* seront légion. Je n'en suis moi-même pas complètement remis. Pour la petite histoire, le documentaire n'utilise aucun artifice, aucune récréation, aucun effet de mise en scène ayant pour but de rendre plus «cinématographique» l'expérience. Il y a une caméra, pointée sur un participant, et les mots de ce dernier, puis ceux des autres, en alternance. Et ces mots s'accumulent au fil des mois, le cinéaste les ayant captés sur une période de plus d'un an. Parfois, l'image contredit la parole. Un des gars affirme aller bien, aller mieux; son regard dit le contraire.

Je suis reconnaissant à Rodrigue Jean d'avoir privilégié la durée, de s'être battu pour elle. En agissant de la sorte, il m'a permis, comme spectateur, de me familiariser avec ces jeunes et leur milieu, leur réalité. J'ai reconnu les participants à mesure que se succédaient les rencontres, j'en ai appris un peu plus sur eux et j'ai observé, impuissant, les ravages d'une marginalisation commode et hypocrite. Or, après tout ce temps passé en leur compagnie, ce qui est à la fois peu et beaucoup, leur devenir m'importait parce que je m'étais attaché à eux. Et il en sera de même pour vous, si vous vous en donnez la chance.

Collaborateur du Devoir

Quand le public tranche

Josiane Balasko, la cinéaste, continue à casser les tabous avec son film *Cliente*

FRANÇOIS LÉVESQUE

En essayant de mettre en chantier *Cliente*, son plus récent long métrage en tant que réalisatrice, la star française Josiane Balasko a été à même de constater que, parfois, le public est beaucoup plus ouvert que ce que veulent bien croire certains producteurs.

Bien que la chose n'ait jamais été clairement dite, le sujet de la prostitution masculine au cœur du film en a sans doute refroidi plus d'un. Or, devant les refus répétés, Josiane Balasko n'a jamais baissé les bras. Impossible de monter le film? Elle en fera un bouquin! «*Je voulais raconter cette histoire! J'étais convaincue qu'il y avait un public qui serait intéressé, forcément*», se souvient-elle. L'avenir lui donna raison, et de manière éloquent: *Cliente* fut un succès de librairie dès sa parution en 2004. N'empêche, quelques années passèrent encore avant qu'un producteur vienne frapper à sa porte.

Philosophe, la cinéaste ne garde aucune amertume par rapport au parcours semé d'embûches qui fut celui de *Cliente*. «*En fait, je remercie tous ces producteurs qui ont eu peur de se mouiller. Ça m'a permis d'écrire le roman, qui est à son tour venu nourrir le scénario, a posteriori.*» Qui plus est, cette longue gestation — forcée — a eu le mérite de lui permettre de régler la question de la distribution. Après avoir un temps considéré tenir le rôle-titre, elle s'est ravisée. «*J'ai montré le scénario à Nathalie [Baye], qui est une amie. Après l'avoir lu, elle m'a dit que, si le film finissait par se faire, elle serait ma "cliente". Avec une femme comme elle, très belle, raffinée et qui pourrait manifestement avoir des relations sexuelles sans qu'une transaction soit nécessaire, je savais que la perception ne serait plus la même.*»

Drôle de hasard

Dans le film, Josiane Balasko tient le rôle d'Irène, la sœur de Judith, personnage que défend Nathalie Baye. Plus romantique que la seconde, la première



Philosophe, Josiane Balasko ne garde aucune amertume par rapport au parcours semé d'embûches qui fut celui de *Cliente*.

croit encore à l'amour. Et pour bien illustrer cette idée, c'est à son amoureux George Aguilar que la scénariste et metteure en scène a confié le rôle de Jim. «*un Indien d'Amérique dont s'éprend Irène*», dit le dossier de presse. Après des débuts chez Robert Aldrich dans *Uzana's Raid* et un rôle marquant dans *Bagdad Café*, celui du barman, George Aguilar a fait la connaissance de Josiane Balasko sur le tournage du film *Le Fils du Français*. «*C'est formidable de travailler avec quelqu'un qu'on aime, surtout quand le rôle a été écrit pour soi. Et ce*

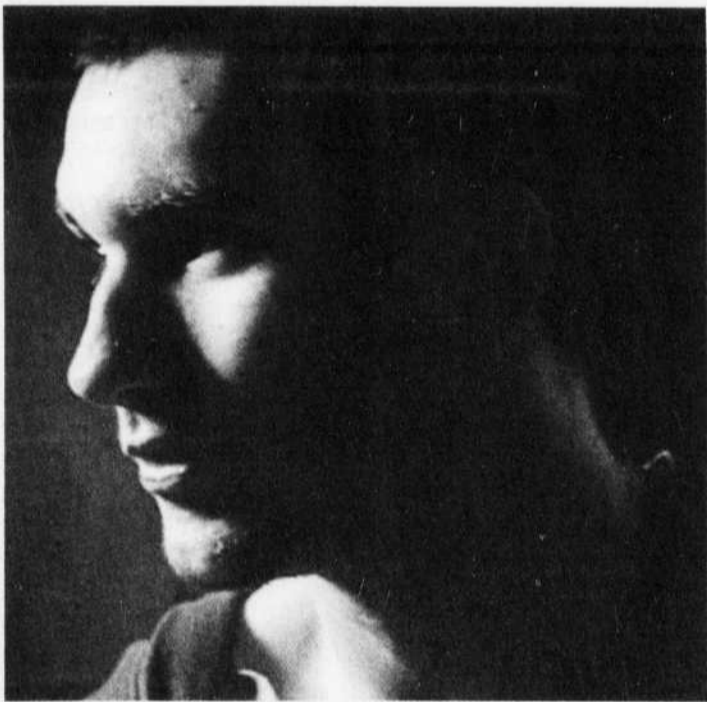
faisant, ça me donnait l'occasion de me moquer de certains clichés tenaces qu'on peut encore avoir vis-à-vis des Premières Nations», précise-t-il, l'œil goguenard.

Ce souci de se vérifier également dans la distribution d'Eric Caravaca dans le rôle de Marco, l'escorte. «*On s'est opposé au casting d'Eric sous prétexte qu'il n'avait pas le physique*, révèle Josiane Balasko. *C'est faux. J'ai vu ces sites sur Internet et les types qui y offrent leurs services ne sont pas des mannequins baraqués.*» De fait, *Cliente* met en relief l'importance du rapport de séduc-

tion, voire de la mise en scène amoureuse, où les préliminaires sont souvent plus longs que l'acte lui-même.

Drôle de hasard, *Cliente*, paru l'an dernier en France, sort chez nous en même temps que le documentaire de Rodrigue Jean *Hommes à louer*. Si les deux œuvres sont fort dissemblables quant à la manière dont elles l'abordent, il n'en demeure pas moins que toutes deux ont le mérite de traiter sans faux-fuyant d'un sujet trop longtemps éludé.

Collaborateur du Devoir



SOURCE ONF

Un par un, en alternance, de jeunes hommes partagent leur vécu de prostitution masculine, dont on est conscient mais qu'on préfère ignorer.

Sélection officielle Festival du nouveau cinéma 2008

Sélection officielle 63^e Festival d'Avignon 2009

Sélection officielle 23^e FICFA 2009

Sélection officielle Atlantic Film Festival 2009

Des jeunes travailleurs du sexe se racontent

HOMMES À LOUER

Un film de Rodrigue Jean

www.onf.ca/hommes-a-louer

16 ANS +

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE !

EX-CENTRIS 3336, boul. Saint-Laurent, 4^e étage (744) 847-3300

CINÉMA PARALLÈLE

CINÉMA CARTIER

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

« MON AMOUR EST L'UN DES FILMS ROMANTIQUES LES PLUS ÉMOUVANTS DE TOUTE L'HISTOIRE. »
Los Angeles Times

« LE FILM DE JANE CAMPION LE PLUS ENVOÛTANT DEPUIS LA LEÇON DE PIANO. »
MARIE CLAIRE

« UNE HISTOIRE D'AMOUR SOMPTUEUSEMENT FILMÉE. »
The New York Times

« PARMIS LES PLUS GRANDES PERFORMANCES D'ACTEURS DE LA DÉCENNIE. »
straight

« LE FILM DE CAMPION DEVIENDRA L'ÉNORME SUCCÈS TANT ATTENDU... »
NATIONAL POST

« UN PLAISIR DÉLECTABLE. »
ELLE

ABBIE CORNISH BEN WHISHAW

Mon Amour

VERSION FRANÇAISE DE BRIGHT STAR

UN FILM DE JANE CAMPION

LA PREMIÈRE FLAMME NE S'ÉTEINT JAMAIS.

www.brightstar-movie.com www.tvafilms.com

À L'AFFICHE DÈS LE 2 OCTOBRE

JEAN-LOUIS LMI ET JACQUES AUDIARD PRÉSENTENT

GAGNANT MEILLEUR SCÉNARIO COMPÉTITION OFFICIELLE FFM 2009

JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE

UN FILM DE CLAUDE ET NATHAN MILLER

VINCENT ROTTIERS SOPHIE CATTANI CHRISTINE CITTI

YVES VERHOEVEN MAXIME RENARD SCÉNARIO ALAIN LE HENRY RÉALISATION CLAUDE ET NATHAN MILLER

À L'AFFICHE DÈS LE MERCREDI 30 SEPTEMBRE!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN 2096, Boulevard E. 721-8000

CINÉMA Beaubien 30, Boulevard E. 721-8000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS